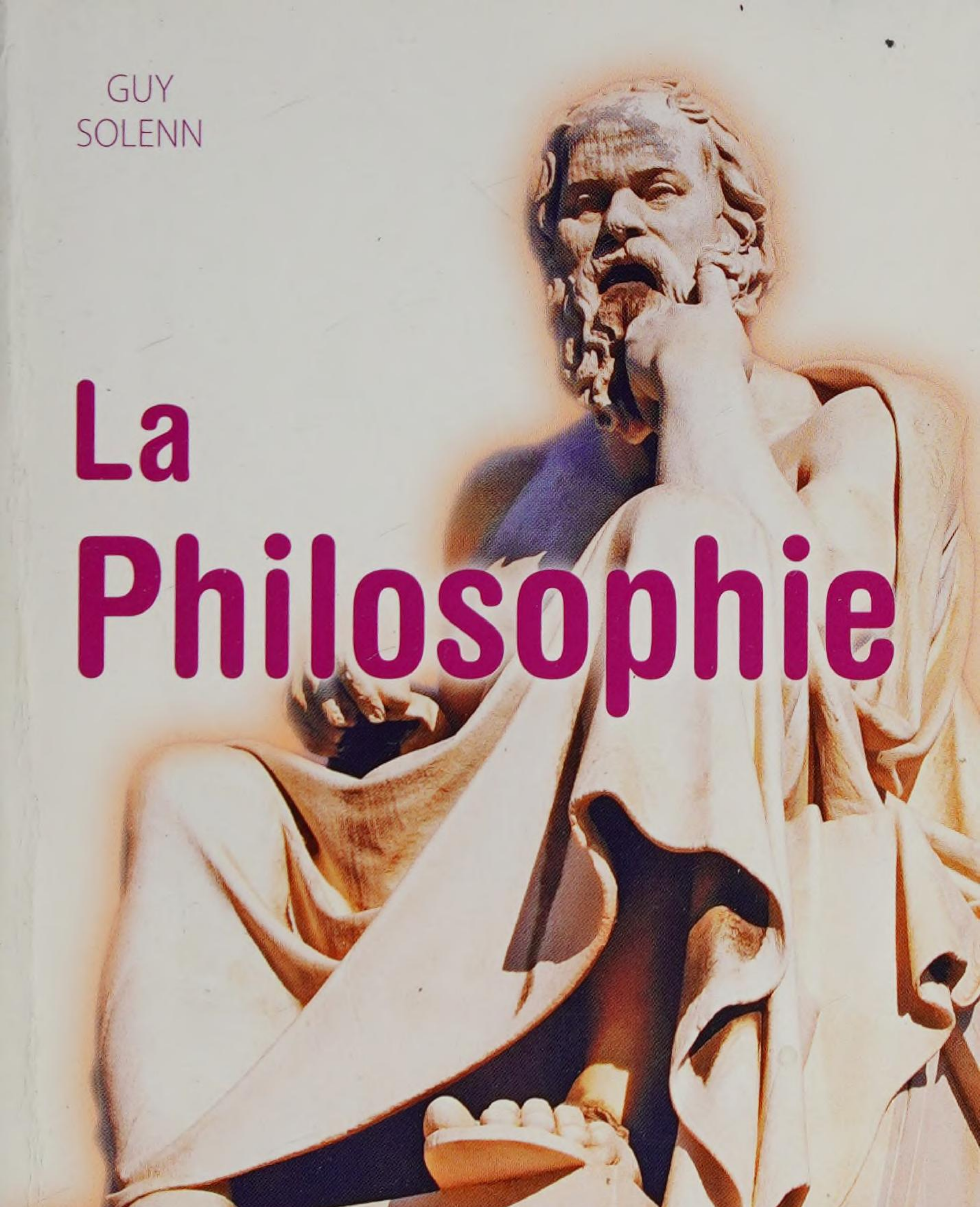


GUY
SOLENN



La Philosophie

Petit dico des grands philosophes
et des courants de pensée

mini
poche



Digitized by the Internet Archive
in 2021 with funding from
Kahle/Austin Foundation

La Philosophie

Guy SOLENN



Mini
Poche

© City Editions 2009

ISBN : 978-2-35288-259-6

Code Hachette : 50 6450 6

Rayon : Culture générale / Histoire

Couverture : Studio City

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogues et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : premier semestre 2009

Imprimé dans la C.E.E.



Introduction

Une longue lignée de penseurs

Qui a dit que pour s'initier à la philosophie, il fallait passer des milliers d'heures au fond d'un triste cabinet de travail, à s'arracher les cheveux sur de gigantesques ouvrages fondamentaux ?

Qui a dit que la philosophie ne pouvait pas être drôle et récréative ? Pourquoi ne pas s'offrir une approche plaisante, nourrie d'anecdotes et d'informations insolites ? On pourra toujours, selon ses goûts, décider d'approfondir par la suite tel sujet philosophique ou tel auteur particulièrement intéressant.

L'essentiel, c'est de faire naître l'envie. Et l'envie, ça passe par le plaisir.

Ce petit livre propose une approche décontractée des principales pensées de l'histoire de la philosophie. L'essentiel y est abordé de façon claire et concise, et chaque page a été conçue pour être à la fois enrichissante, agréable à lire et facilement mémorisable.

D'ailleurs, pour ceux qui voudraient aller plus loin, un soin particulier a été mis à vous proposer systématiquement une sélection d'œuvres majeures, de livres incontournables, ainsi que des repères chronologiques qui vous permettront de vous y retrouver facilement.

Étymologiquement, la philosophie se définit comme « l'amour de la sagesse ». On peut également donner une autre définition de cette littérature inscrite au cœur de l'histoire et de l'esprit des hommes : la philosophie consiste à renoncer aux vérités révélées pour trouver par la raison des réponses aux grandes questions qui se posent à chacun. Des réponses qui évoluent au fil de la longue histoire de la pensée.

Bonne lecture, bon voyage et surtout : bon plaisir !



Les présocratiques : naissance de la philosophie

L'importance des apports de Socrate, qui fait qu'on appelle « présocratiques » les penseurs qui l'ont précédé, a tendance à nous faire négliger le poids de ces penseurs, les tout premiers à soulever les véritables questions philosophiques et à forger des concepts. Apparue cinq siècles avant notre ère, la pensée antique formule l'essentiel des grands thèmes philosophiques qui continuent de nous préoccuper : science, nature, être, langage, bien et mal, justice.

Thalès et les physiologues à la recherche de l'élément fondamental

Le questionnement sur la nature est le premier grand sujet philosophique apparu dans l'histoire. Pour s'interroger sur le principe de la nature, il fallait mettre de côté les mythes religieux et utiliser sa seule raison. Un premier pas que l'on doit à Thalès et aux premiers philosophes, les physiologues.



La mer Méditerranée est le berceau de la philosophie. C'est à Milet, en Ionie (l'actuelle Turquie), au VI^e siècle av. J.-C., que les premiers penseurs détournent leurs yeux des mythes religieux et de leurs vérités révélées pour interroger le monde.

C'est Thalès qui, non content de mettre au point les premières notions de géométrie et de poser les jalons de l'astronomie, questionne le premier la nature grâce à la raison et non grâce à la croyance.

Pour lui, toute la nature est constituée d'eau en mouvement perpétuel. Les trois autres éléments, la terre, l'air et le feu, ne seraient que des émanations ou des résidus de l'eau et de ses transformations, c'est-à-dire ses différents états,

gazeux, liquide ou solide. Loin d'être simpliste, cette pensée préfigure la science physique qui, plus tard, verra en l'atome puis en ses composants les éléments fondamentaux de la nature.

Thalès et ses successeurs, qui ne se sont interrogés que sur la nature (et non sur la morale ou le langage, par exemple), sont appelés physiologues, c'est-à-dire philosophes de la nature.

Selon Thalès, Anaximandre et Anaximène poursuivent l'élaboration des rudiments de la pensée philosophique.

Pour Anaximandre, le monde est une respiration entre l'existence et la destruction, où toute chose doit inexorablement retourner ; il existe un principe fondamental dont dépendent tous les phénomènes de la nature, et qui n'est pas un élément sensible : ce principe, c'est l'infini. Grâce à cette ébauche de pensée, Anaximandre ouvre la porte au monde des idées, c'est-à-dire à la philosophie indépendante de la science.



Pour Anaximène, l'élément primordial est l'air. On peut y voir un recul par rapport à l'infini d'Anaximandre, mais il faut néanmoins noter qu'il s'agit là d'un élément intangible, ce que n'était pas l'eau de Thalès.

THALÈS BLUFFE LES ÉGYPTIENS EN CALCULANT LA HAUTEUR DES PYRAMIDES

Selon une légende, lors d'un voyage en Égypte, Thalès aurait impressionné le pharaon Amasis en parvenant à calculer de façon très précise la taille de la pyramide de Khéops. Mis à l'épreuve sur ses connaissances, Thalès aurait utilisé l'ombre de la pyramide pour la mesurer, partant du principe qu'à un moment de la journée, l'ombre fait la même taille que le monument, et se livrant à de savants calculs. Bluffé, le pharaon lui aurait ouvert les portes du savoir égyptien. Les Égyptiens étaient des précurseurs en mathématiques, et leur savoir a beaucoup influencé la pensée antique. Cette légende souligne néanmoins le passage de la mesure empirique à la démonstration rationnelle.



THALÈS AU FOND D'UN PUIITS...

Une autre légende, rapportée plus tard par Platon, veut que Thalès, trop occupé un soir à contempler les étoiles, n'ait pas remarqué qu'il approchait d'un puits, dans lequel il tomba la tête la première. Ce qui lui aurait valu les sarcasmes d'une servante, qui trouvait apparemment très drôle de voir que cet homme si savant, absorbé par ses grands questionnements, était incapable de voir où il mettait les pieds...

Pythagore et la religion du chiffre

Non, la religion du chiffre des pythagoriciens n'a rien à voir avec la course aux profits de notre époque. Pour Pythagore et ses disciples, les chiffres étaient d'essence divine, et les mathématiques permettaient d'appréhender la vérité du monde.

Aux yeux de nos contemporains, la confrérie que fonde Pythagore, en Italie du Sud, serait une véritable secte.



Les pythagoriciens mènent une existence ascétique et pleine de rites. Ils reçoivent un enseignement à la fois scientifique et ésotérique. À la fois mathématicien, penseur et gourou, Pythagore n'est autre que l'inventeur du mot « philosophie », qui signifie étymologiquement : « l'amour de la sagesse ». C'est aussi à lui que les sciences doivent leurs premières formulations rationnelles, puisqu'il mit au point les toutes premières démonstrations mathématiques de l'histoire.

Chez lui, ce n'est pas l'eau de Thalès ni l'air d'Anaximène qui constituent les principes universels, mais le nombre. Présidant à tout arrangement géométrique, des constructions humaines aux constellations du ciel, les nombres sont d'essence divine.

Chaque nombre possède des caractéristiques propres, des propriétés, mais aussi un caractère et une signification. Par exemple, le nombre 2 symbolise le chaos, le nombre 3 est un nombre mâle et réconciliateur, et le nombre 4 représente la justice. Les mathématiques permettent de révéler l'harmonie du monde, monde que les pythagoriciens veulent déchiffrer et apprécier comme une symphonie. C'est pourquoi ils parlent de « musique des sphères ».

Les dieux des pythagoriciens, ce sont donc les chiffres. Quant à leur grand secret, leur savoir ultime, il réside dans une proportion aux vertus innombrables, révélatrice de l'harmonie du monde.

Cette proportion, dont l'obsession ne nous a toujours pas quittés, nous l'appelons désormais le nombre d'or.

LES PHILOSOPHES ANTIQUES : DES TOUCHE- À-TOUT UN RIEN ILLUMINÉS

Le curriculum des penseurs antiques est souvent impressionnant. C'est que, contrairement à aujourd'hui, les penseurs n'étaient pas spécialisés : ils étaient aussi bien philosophes que mathématiciens, astronomes que guides spirituels et religieux.

Aujourd'hui, on leur reprocherait de se disperser. Mais, malgré leurs multiples préoccupations, le legs des philosophes antiques est immense.

Héraclite : un poète, un philosophe, un ours

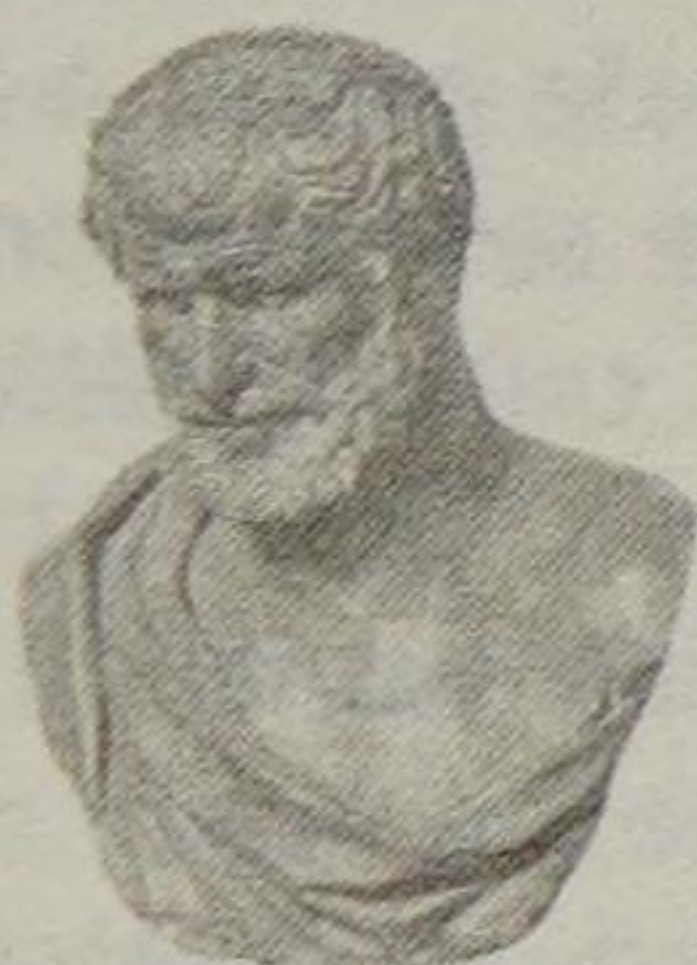
Avec Héraclite, la Méditerranée nous livre une nouvelle forme de pensée, plutôt obscure par son fond et par sa forme, mais en réalité pleine de lumière et de sens.

Bien que misanthrope au dernier degré, Héraclite, le penseur d'Éphèse, en Ionie, laisse une philosophie pleine de richesse, à travers ses écrits obscurs constitués de fragments sans ponctuation, qui relèvent autant de la poésie que de la pensée.

Selon Héraclite, le monde est en changement perpétuel, et lorsque nous descendons nous baigner, ce n'est jamais deux fois dans le même fleuve que nous plongeons. Tout évolue constamment, se renouvelle et se transforme en son contraire : la vie devient la mort, le jour devient la nuit. L'univers est gouverné par le *logos*, une intelligence éternelle qui réside en toute chose et qui garantit à la fois la contradiction perpétuelle du monde et son unité.

Pour Héraclite, l'élément primordial n'est pas l'eau ni l'air, mais le feu, dont les transformations produisent les autres éléments. Le monde est fait d'opposition, de différence, de « guerre ». C'est l'opposition des forces, des mouvements, la succession des cycles, qui font que quelque chose existe.

QUELQUES FRAGMENTS
D'HÉRACLITE : UNE OBSCURE
POÉSIE PHILOSOPHIQUE



« S'il n'y avait pas d'injustice, on ignorerait jusqu'au nom de la justice. »

« Il ne faut ni agir ni parler comme des dormeurs. »

« Ce qui est contraire est utile et c'est de ce qui est en lutte que naît la plus belle harmonie ; tout se fait par discorde. »

« Nous descendons et ne descendons pas dans le même fleuve ; nous sommes et nous ne sommes pas. »

« Dans la circonférence d'un cercle, le commencement et la fin se confondent. »

« Le chemin droit et le contourné, c'est un seul et même chemin. »

« Le dieu, dont l'oracle est à Delphes, ne parle pas, ne dissimule pas : il signifie. »

Les éléates et leurs casse-tête chinois

Retour en Italie du Sud, plus précisément à Élée, où Parménide et Zénon vont inventer l'ontologie et la dialectique. Des mots compliqués pour des problèmes simples, mais éternels.



Les écrits de Parménide posent à la race humaine une de ses questions les plus essentielles : celle de l'être. Au lieu de demander : « Qu'est cette chose ? », Parménide demande : « Qu'est-ce que l'être ? »

C'est ainsi qu'il fonde l'ontologie (c'est-à-dire la science de l'être), vaste domaine de la pensée qui verra se succéder les théories au fil des siècles. Cette fameuse question, tous les philosophes chercheront à lui donner une réponse.

C'est aussi à Parménide que l'on doit l'énonciation du principe fondamental de la non-contradiction : la première exigence pour la pensée est qu'elle ne se contredise pas. On ne peut pas dire que ce qui est n'est pas : Héraclite et ses « contraires qui s'unissent » sont donc renvoyés dans les cordes.

Plus tard, c'est un autre Éléate, Zénon, qui va poser des problèmes que les mathématiques et

la philosophie ne sauront pas résoudre de façon satisfaisante avant le XVII^e siècle !

En effet, ses paradoxes semblent nier l'existence du mouvement. Par ses raisonnements subtils, il parvient à démontrer qu'une flèche s'approche de sa cible sans jamais l'atteindre, ou que le rapide Achille ne parvient pas à rattraper une tortue. En donnant le primat au raisonnement et à la logique, Zénon a donc inventé la dialectique.

Grâce aux éléates, la philosophie apprend à renoncer aux hypothèses mystiques et découvre qu'elle doit se donner les moyens de formuler des vérités démontrables.

Ce qui n'ira pas sans soulever des réticences : est-il bien utile, par exemple, d'être capable de prouver par la logique que le mouvement existe ? Ne peut-on pas, comme le fit plus tard Diogène le Cynique, se contenter de prouver l'existence du mouvement... en marchant ?

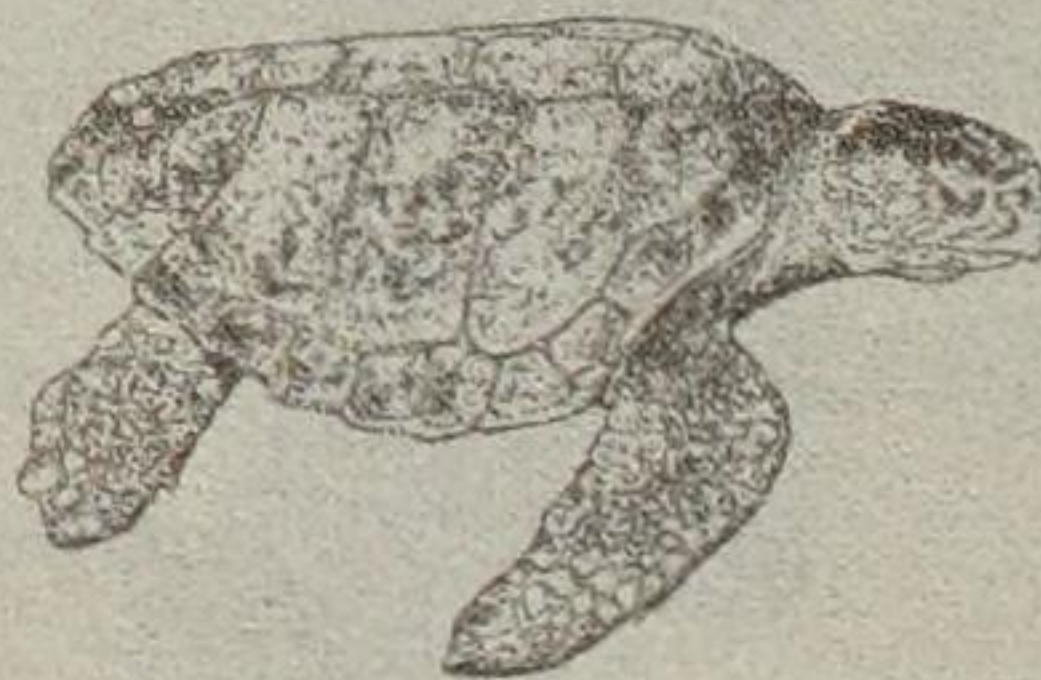


ACHILLE BATTU À LA COURSE PAR UNE TORTUE ! UN DES PARADOXES DE ZÉNON

Imaginons Achille faisant la course avec une tortue. Sympa, il accorde à l'animal 100 mètres d'avance.

Lorsque la course démarre, Achille atteint bien vite la position initiale de la tortue, mais entre-temps la tortue a avancé : il faudra encore au coureur un peu de temps pour atteindre la position où elle se trouve à présent. Achille parcourt comme une flèche cette seconde distance, mais, pendant ce temps, la tortue a encore avancé d'un petit mètre !

Achille doit donc encore courir pour la rattraper. Et ainsi de suite. Voilà comment Achille ne parvient jamais à rattraper la tortue !



Démocrite et la philosophie mécaniste : l'Antiquité invente l'atome !

La philosophie mécaniste propose une nouvelle façon de voir la matière et le monde. Un modèle étonnant d'intuition à une époque où les sciences n'en sont qu'à leurs balbutiements.

Pour Leucippe et son disciple Démocrite, la nature est composée de pleins et de vides. Les atomes, indivisibles et invisibles, qui constituent l'être, sont entourés de vide (le néant). De là notre perception « obscure » du monde, car nous ne pouvons pas voir ces éléments fondamentaux, ni comprendre ce qui se produit à leur échelle. La « présence » du néant permet aux atomes de se déplacer et de s'agréger : c'est de leurs mouvements que naît le mouvement du monde.

Cette philosophie, qu'on dit mécaniste, donne donc une première réponse à la question de Parménide sur l'être. Ses implications sont plus profondes qu'il n'y paraît : le système atomiste ne laisse pas de place aux dieux ni à la Providence. Les hommes, comme le reste du monde, ne sont que le fruit des compositions aléatoires des atomes. Les philosophies matérialistes comme celle de Karl Marx au XIX^e siècle, seront les descendantes modernes de la vision mécaniste du monde.

L'ÉTHIQUE DE LA BONNE HUMEUR DE DÉMOCRITE

À sa philosophie atomiste, Démocrite a eu le souci d'adjoindre une véritable éthique. Fondée sur la sagesse et le plaisir sans excès, cette philosophie morale préfigure la doctrine épicurienne. Elle encourage à jouir des bienfaits de la vie, mais à ne pas en abuser, à ne pas craindre les dieux, ni la mort.

Ce que recherche Démocrite, c'est l'*euthymie*, c'est-à-dire la bonne humeur. On comprend pourquoi, par opposition avec Héraclite le triste misanthrope, on a surnommé Démocrite le « philosophe riant » !



Les sophistes : d'habiles bonimenteurs qui bousculent les idées reçues

Les remises en cause des sophistes bouclent le chapitre de la pensée présocratique. Stars de leur époque, mal-aimés par la suite, leurs apports sont pourtant considérables.

C'est en Grèce qu'apparaissent les sophistes, ces beaux parleurs qui parcourent le pays pour enseigner l'art de dissenter et d'argumenter sur n'importe quel sujet. Grâce à leur maniement expert de la rhétorique (l'art de bien parler), Protagoras ou Gorgias sont capables de tout prouver, y compris des choses qu'ils savent fausses (de là le terme de « sophisme »). Gorgias ira jusqu'à prouver que l'être n'existe pas !

Superficiels et cyniques ? On pourrait le penser. Mais, à travers leur enseignement, les sophistes posent la question du rapport entre langage et pensée. Est-ce qu'il suffit qu'une idée soit habilement défendue pour qu'elle soit vraie ? Existe-t-il seulement une vérité ?

Capables de soutenir d'un même élan une thèse et son contraire, les sophistes, détenteurs de l'immense pouvoir de convaincre, sont de véritables héros. Leur prédilection pour les questions touchant à la vie des hommes dans la cité introduit la distinction entre politique et philosophie. Pour eux, les méditations sur la nature

sont inutiles, car l'être humain est la mesure de toutes choses : seul ce qu'il ressent existe. Il n'y a pas de vérité absolue connaissable par la raison et formulable par le langage. Faire de ce dernier une utilisation habile en fonction de ses intérêts est la seule force, toute relative, dont disposent les individus qui forment la cité.

LES SOPHISTES ONT MAUVAISE RÉPUTATION : LA FAUTE À PLATON

À leur époque, les sophistes étaient des stars ; on venait de loin pour suivre leur enseignement. Pourtant, leur nom est devenu synonyme de tromperie et de manipulation, et le mot « sophisme » désigne des raisonnements faux ayant l'apparence de la vérité.

La faute à qui ? À Platon, bien sûr, dont les écrits sont bourrés d'attaques furieuses contre les sophistes, qu'il haïssait au plus haut point. C'est que leur vision démocratique de la politique allait à l'encontre de celle de Platon, pour qui la cité devait être gouvernée par... les philosophes !

Synthèse : œuvres principales des présocratiques

Pensée ionienne :

Thalès (625 - 547 av. J.-C.) : aucun écrit conservé.

Anaximandre (v. 610 - v. 546 av. J.-C.) : *Sur la nature*.

Anaximène (v. 550 - v. 480 av. J.-C.) :
aucun écrit conservé.

Pythagorisme :

Pythagore (570 - v. 490 av. J.-C.) :
aucun écrit conservé.

Héraclite (v. 575 - v. 480 av. J.-C.) : *Sur la nature*.

Éléates :

Parménide (fin du VI^e siècle, milieu du V^e siècle
av. J.-C.) : *De la nature*, traité en vers.

Zénon d'Élée (v. 480 - v. 420 av. J.-C.) :
aucun écrit conservé.

Atomisme :

Démocrite (v. 460 - 370 av. J.-C.) :
De l'état de sagesse, De la vertu.

Sophisme :

Protagoras (v. 485 - 420 av. J.-C.) :
ne restent que quelques fragments de ses écrits.

Gorgias (v. 490 - v. 380 av. J.-C.) :
nous sont parvenus des plaidoyers et éloges
où il emploie ses techniques rhétoriques.



De Socrate aux moralistes : les grandes pensées de l'Antiquité

Ces pensées ont beau être vieilles de 25 siècles, on y revient toujours. À eux trois Socrate, Platon et Aristote ont constitué le socle de toute l'histoire de la philosophie.

Et, après eux, l'Antiquité a produit des modèles de pensée et de vie qui continuent de faire débat et d'inspirer nos contemporains.

Socrate, le plus sage des hommes

C'est l'oracle de Delphes qui aurait dit à Socrate que « nul n'est plus sage que lui ». Fort de cette assertion, le philosophe athénien confronte sa raison à tous ceux qu'il croise, et met sur pied une méthode, une pédagogie, et une pensée qui constituent un héritage philosophique essentiel.



Socrate a vécu au V^e siècle av. J.-C., à l'âge d'or de la démocratie athénienne. Si nous connaissons sa pensée, c'est parce que ses disciples, essentiellement Platon, ont témoigné sur son enseignement : en effet, Socrate n'a rien écrit. Sa sagesse, il la transmet grâce à de longues discussions, des dialogues qu'il conduit dans les lieux publics d'Athènes.

Fils d'une sage-femme, il fait métier d'« accoucher les esprits » : c'est le sens du mot « maïeutique », qui désigne la pédagogie socratique. Par ses questions,

Socrate amène son interlocuteur à découvrir la vérité par lui-même et à réaliser que ce qu'il prenait auparavant pour de la connaissance n'est en fait qu'une opinion. « La seule chose

que je sais, c'est que je ne sais rien », dit Socrate. Sa force réside dans sa capacité à faire progresser, par le seul raisonnement, un dialogue vers la vérité : c'est l'« induction socratique ».

Socrate court les rues d'Athènes, vient à la rencontre des notables, des personnalités, notamment les sophistes, et s'évertue par ses questionnements à les amener à reconnaître leurs erreurs et leur ignorance.

Cette ironie socratique n'ira pas sans lui attirer de nombreuses inimitiés, qui finiront par causer sa perte.

Mais son héritage est là. Socrate laisse derrière lui une méthode critique, un idéal de vie philosophique et un ensemble de questions philosophiques fondamentales. Il fait sienne la maxime « Connais-toi toi-même » inscrite au fronton du temple de Delphes, et choisit de ne s'attacher qu'aux questions proprement relatives à l'homme et à sa vie : le beau, l'amour, la justice, le bien...

En revanche, il ne propose aucune cosmologie, ni aucune théorie sur la nature : il restreint le champ de la philosophie et laisse la science aux scientifiques. La philosophie socratique est morale : il attache beaucoup d'importance à la vertu, réfléchit sur le thème de la méchanceté, et tente d'opposer la raison au vide moral des rhéteurs et autres sophistes.

SOCRATE : INTELLIGENT... MAIS LAID ET CARACTÉRIEL !

D'après les témoignages de l'époque, il semble que le père de la philosophie se baladait vêtu comme un clochard et qu'il était laid à faire peur : chauve, avec un nez épaté et des traits disgracieux.

Dans la société athénienne comme dans la nôtre, malheureusement, il n'était pas facile d'être pris au sérieux lorsqu'on était si laid. Mais Socrate s'en fichait pas mal ! Une partie de la fascination qu'il exerçait sur ses contemporains tient, semble-t-il, à son mauvais caractère : tant qu'il restait calme, il dialoguait avec raison et courtoisie, mais lorsqu'il se mettait en colère, il ne reculait devant rien !



CONDAMNÉ À MORT, SOCRATE BOIT LA CIGUË

À Athènes, Socrate dérange. Son mode de vie original, ses relations avec certains hommes politiques, son influence croissante sur la jeunesse finissent par poser problème. Ne pouvant pas s'en prendre à lui sur le plan politique, les caciques l'accusent de renier les dieux de la cité, de tenter d'introduire des divinités nouvelles et de pervertir la jeunesse. À son procès, le philosophe refuse de se défendre et se montre très provocateur. Il est donc reconnu coupable et condamné à mort.

Dans les jours qui précèdent son exécution, Socrate délivre son dernier enseignement à ses disciples. Le 7 mai 399 av. J.-C., Socrate boit la ciguë, un poison mortel que les condamnés à mort doivent ingérer jusqu'à la dernière goutte.

La mort de Socrate indigna la société athénienne au point que les responsables de sa condamnation furent bannis de la cité. Socrate avait donc raison lorsqu'il disait, comme le rapporte Platon, que, si ses contempteurs pouvaient le tuer, ils ne pouvaient pas lui nuire.

Platon (1) : voyage dans le ciel des idées

Tout au long des dialogues où il met en scène son maître, le principal disciple de Socrate élabore une philosophie donnant le primat à l'intelligible sur le sensible. Dans le monde des idées de Platon, la justice règne et la mort libère l'âme emprisonnée dans le corps.

Né à Athènes, Platon se vouait à une carrière de dramaturge. Mais la rencontre de Socrate va le bouleverser et le mettre sur la voie de la philosophie. Platon est un philosophe insaisissable, car il n'écrit rien en son propre nom : ses personnages, réels pour la plupart, mettent en scène sa méditation, et c'est par la bouche de Socrate qu'il explicite sa propre pensée, qui s'éloigne parfois du véritable enseignement du maître.

Il reprend à son compte la méthode socratique de la dialectique : ses livres de philosophie sont de longs dialogues passionnés, où l'on retrouve son goût initial pour la mise en scène et l'écriture.

La philosophie de Platon est marquée par la distinction entre le monde sensible (les apparences) et le monde intelligible (les idées) : c'est la *théorie des idées*. Un rond de fumée ne dure pas, mais l'idée du cercle, elle, est éternelle. Le beau n'est pas définissable par des critères : c'est

l'idée de la beauté qui repose au cœur de ce qui est beau, une statue, une femme ou une musique.

Il existerait un monde des idées, supérieur au monde tangible, où les âmes s'épanouissent et où les esprits philosophes voisinent avec les dieux. La philosophie de Platon marque donc un retour à l'ésotérisme écarté par Socrate. Délaisant parfois la logique pour le mysticisme, Platon fait la distinction entre l'âme et le corps, dans lequel elle serait incarnée pour expier les fautes de vies antérieures.

L'âme, enfermée dans le tombeau qu'est le corps, obtiendra le salut, c'est-à-dire le retour au ciel des idées, grâce à la pratique de la vertu : on voit bien pourquoi la lecture de Platon a tant passionné les pères du christianisme.



« PHILOSOPHER,
C'EST APPRENDRE À MOURIR »

Pour Platon, le corps constitue une barrière entre l'âme et le monde intelligible des idées, auquel elle est vouée à appartenir. Le corps n'est qu'une incarnation temporaire dans le monde sensible, dont il faut à tout prix chercher à s'affranchir.

C'est une véritable prison, dont il faut s'évader, et c'est en cela même que consiste la pratique de la vertu, c'est-à-dire la philosophie.

Oublier les contraintes et les souffrances liées au corps, c'est rapatrier l'ensemble de son être dans sa part immatérielle accessible aux idées. L'âme étant immortelle, faire cet effort, c'est en quelque sorte effectuer soi-même ce que la mort fera lorsqu'elle libérera notre âme de notre corps.

En ce sens, comme le dit Platon, « philosopher, c'est apprendre à mourir ».

Platon (2) : la voie de la sagesse illustrée par un conte, le mythe de la caverne

Dans La République, Platon met en scène une allégorie complexe et chargée de symboles pour décrire le chemin ardu de la sagesse et ses dangers.

Figurons-nous des prisonniers enchaînés au fond d'une caverne, et qui ont toujours vécu dans cet état. Ils ne peuvent voir que les ombres projetées sur la paroi rocheuse par des panneaux de formes diverses que leurs geôliers font passer devant un feu. Pour eux, l'ombre d'un objet, c'est réellement cet objet. Ils n'ont aucune idée du fait qu'ils vivent dans l'erreur.



Si l'on imagine alors qu'un des prisonniers est libéré de ses chaînes et peut, après avoir gravi un chemin escarpé, émerger au grand jour et voir la vraie lumière et les vraies choses, que se passe-t-il ? D'abord ébloui par le vrai soleil, cet homme met quelque temps à pouvoir regarder la vérité en face.

Puis, subjugué par sa découverte, il court dans la caverne enseigner sa trouvaille aux autres prisonniers. Mais ceux-ci ne supportent

pas cette remise en cause de leur réalité : ils se liguent contre lui et le tuent.

Le mythe de la caverne, qui se trouve dans *La République*, est la plus célèbre allégorie de Platon. Elle illustre la différence entre monde sensible et monde intelligible, et le danger d'enseigner la vérité et le bien aux hommes.

L'intérieur de la caverne, c'est notre monde factice, et ces hommes enchaînés, ce sont les hommes en général, esclaves des apparences. Le chemin qu'il faut gravir représente la dialectique et ses difficultés, et la lumière du soleil, c'est le bien et la vérité, qui nous éblouissent d'abord, avant qu'on les reconnaisse pour tels.

La réaction des hommes enchaînés face à celui qui conteste le mensonge des apparences illustre la difficulté pour le sage à faire accepter la vérité, pourtant si belle et fascinante, à ses semblables.

À travers ce conte étrange, Platon évoque, bien sûr, le destin tragique de Socrate.



UNE PHILOSOPHIE ILLUSTRÉE

Bien qu'il soit philosophe et mathématicien, Platon garde ancrée en lui sa vieille aspiration à la dramaturgie. Il aime illustrer ses raisonnements grâce à des allégories, qui permettent de mieux les comprendre et de mieux les transmettre.

Son œuvre est truffée de métaphores et de comparaisons, ainsi que d'allégories, des images pleines d'éléments symboliques que Platon élaborait à des fins pédagogiques.

Le mythe de la caverne est de loin la plus célèbre de ces allégories, mais on peut en citer d'autres : l'histoire d'Épiméthée et Prométhée (*Protagoras*), sur l'enseignement de la vertu, ou le mythe de l'attelage ailé (*Phèdre*), sur les différentes instances de l'âme.



Platon (3) : au pays idéal du philosophe-roi

La réflexion politique occupe une place importante dans l'œuvre de Platon. Sa méditation sur les régimes, les lois et leurs objectifs établit un lien essentiel entre la vertu du citoyen et celle de sa cité.

Dans la Grèce antique, les cités-États, peu peuplées, sont de véritables laboratoires politiques où s'expérimentent et se succèdent différents types de régimes, parmi lesquels la démocratie. Mais, à Athènes, ce régime qui nous semble idéal a été mis à mal par la condamnation de Socrate et le règne temporaire des Trente Tyrans suite à la guerre du Péloponnèse.

Traumatisé par ces événements, Platon consacre une part importante de son œuvre à la politique et à la justice. Sa vision de l'organisation politique de la cité s'appuie sur la double recherche de la vertu et du bonheur. Dans *La République*, il tente, toujours à travers des dialogues, de définir le gouvernement idéal. Il passe méthodiquement les différents régimes politiques envisageables au crible de son analyse.

Platon n'est pas un démocrate : pour lui, la démocratie conduit à mettre le pouvoir entre les

maines des ignorants. Il ne prône pas pour autant la tyrannie ou la monarchie : une société qui ne serait pas juste ne pourrait pas fournir à ses citoyens les conditions nécessaires à la vertu et au bonheur. Cette correspondance entre la cité et ses citoyens est un élément fondamental sur lequel va se construire par la suite toute la philosophie politique.

En réalité, Platon rêve d'une monarchie gouvernée par la sagesse, c'est-à-dire par les philosophes...

LE RÊVE DÉÇU DE PLATON : UNE CITÉ DIRIGÉE PAR LES PHILOSOPHES

Platon ne s'est pas contenté de théoriser la cité du philosophe-roi. Il a essayé de passer à l'action et de la mettre sur pied. C'est en Sicile qu'il s'est efforcé de fonder sa cité idéale gouvernée par la vertu. Mais sans succès : l'expérience a rapidement tourné court. Néanmoins, il faut souligner que certains de ses disciples, formés à bonne école, eurent plus de chance que lui et devinrent par la suite chefs de cité.

Aristote (1) : un philosophe universel

Élève de Platon, puis précepteur d'Alexandre de Macédoine, futur Alexandre le Grand, Aristote a touché à tous les sujets et légué à la postérité une œuvre considérable, comprenant notamment la logique rationnelle, la métaphysique et une éthique de la juste mesure.



Originaire de Macédoine, Aristote passe d'abord 20 ans à Athènes auprès de Platon, qu'il n'hésitera pas, par la suite, à contredire sur de nombreux points. Précepteur du jeune Alexandre, le futur conquérant de l'essentiel du monde antique, il fonde une école à Athènes, le Lycée, véritable laboratoire de pensée et d'étude.

Esprit universel, Aristote s'intéresse à tout ; sa curiosité s'étend à tous les domaines du savoir, sur lesquels il laissera d'innombrables traités : de la physique à la rhétorique, en passant par la poésie et les sciences naturelles.

Sa réflexion sur le langage le conduit à réhabiliter les sophistes, trop souvent considérés comme des menteurs et des démagogues : il y a pour Aristote un lien indéniable entre le langage et la logique.

De la logique, il se préoccupe particulièrement. En décortiquant la méthode de l'induction, qui permet d'extraire l'universel du particulier (lorsque je vois Socrate, c'est aussi un humain que je vois en lui), et le syllogisme, exercice de déduction rigoureuse (Socrate est un homme ; les hommes sont mortels ; donc Socrate est mortel), il jette les bases du rationalisme occidental.

En matière de morale, Aristote nous laisse en héritage une éthique à la fois rationnelle et humaine.

Il pose la question du bonheur, « souverain bien », et de ce qu'il faut faire pour l'atteindre. Richesses et plaisirs ne sont rien en comparaison de l'accomplissement de ce qu'il appelle l'âme, ce qu'il y a de divin en nous : l'esprit.

Maîtrise des sentiments par la raison et juste mesure en toutes choses (le courage, par exemple, se situe à mi-chemin entre témérité et lâcheté) constituent pour lui la base de la vertu.

Contrairement à Platon, Aristote ne considère pas que la participation à la vie politique de la cité soit une vertu.

Loin du modèle du philosophe-roi, il recommande plutôt de se tenir à l'écart de la scène politique, et prône un bonheur contemplatif et une vie sociale appuyée sur des amitiés nombreuses.

DE PLATON À ARISTOTE, CES MOTS QUI NOUS VIENNENT DES ÉCOLES PHILOSOPHIQUES



Les philosophes n'ont pas légué à l'histoire et au langage que leurs concepts et leur jargon de penseurs. Le prestige des écoles et institutions qu'ils ont fondées nous est parvenu à travers le langage. Ainsi, après l'Académie, école fondée par Platon, Aristote crée le Lycée, école concurrente.

Comme Aristote aime enseigner en se promenant, ses « lycéens » sont appelés péripatéticiens, d'un verbe grec qui signifie « aller et venir ».

Plus tard, ce terme a été repris pour qualifier les prostituées, ces péripatéticiennes qui vont et viennent en attendant le client.

Aristote (2) : l'invention de la métaphysique

Avec sa « science de l'être en tant qu'être », Aristote prolonge la méditation de Parménide sur la nature de l'être et fonde l'étude philosophique de la nature divine : c'est lui qui invente la métaphysique.

Aristote reprend la question de Parménide : qu'est-ce que l'être ? De quoi est-il fait ? Comprenant qu'il s'agit là de la première des questions, celle qui recherche les principes fondamentaux du monde, il décide d'en faire une science à part entière en la séparant des autres sciences, qui étudient des aspects particuliers du réel. C'est là un des apports majeurs d'Aristote à la philosophie.



Cette science des principes, « science de l'être en tant qu'être », qui sera plus tard appelée métaphysique, se consacre aux principes valables pour tous les êtres.

Afin de constituer ces principes, Aristote étudie les catégories qui structurent l'être : substance, qualité, quantité, etc. Ces traits changeants de l'être, ces « accidents », ne sont que les diffé-

rents états d'un même principe : la substance. L'élément fondamental du monde n'est plus l'eau, ni l'air, ni les nombres ou les idées, comme chez les prédécesseurs d'Aristote, mais la substance, éternelle et extérieure à l'univers.

La métaphysique est donc théologique, puisqu'elle cherche à décrire la nature divine. Elle est l'occasion pour le philosophe d'explorer le temps et le cosmos. La cosmologie aristotélicienne est marquée par l'éternité du temps et la permanence du changement.

Temps et changement représentent des cycles sans fin ni commencement. D'où la forme sphérique de la terre et du monde.

Au centre de l'univers se trouve la Terre, qui appartient à un monde sublunaire soumis au changement et à la mort. Les astres, constitués de matière éthérée, sont des êtres intelligents qui conditionnent tout ce qui se passe dans le monde.

Plus haut, en dehors de l'univers, se trouve l'essence immatérielle, intemporelle, parfaite, extatique, qui met le monde en mouvement. C'est là la notion aristotélicienne de Dieu : l'« intelligence de l'intelligence ».

COMMENT LA MÉTAPHYSIQUE FUT BAPTISÉE

Ce n'est pas Aristote qui a nommé « métaphysique » la « science de l'être en tant qu'être » qu'il avait inventée. On doit ce nom à Andronicus de Rhodes, philosophe péripatéticien (donc élève du Lycée, fondé par Aristote) du I^{er} siècle av. J.-C., qui fut aussi l'auteur d'une des premières éditions complètes des écrits du maître. L'ouvrage traitant de la « science de l'être en tant qu'être » ne portant pas de nom, Andronicus décida, pour des raisons purement éditoriales, de le nommer métaphysique (en grec *meta phusika*, « ce qui suit la physique »). En effet, cet ouvrage venait juste après les écrits aristotéliens traitant de physique...

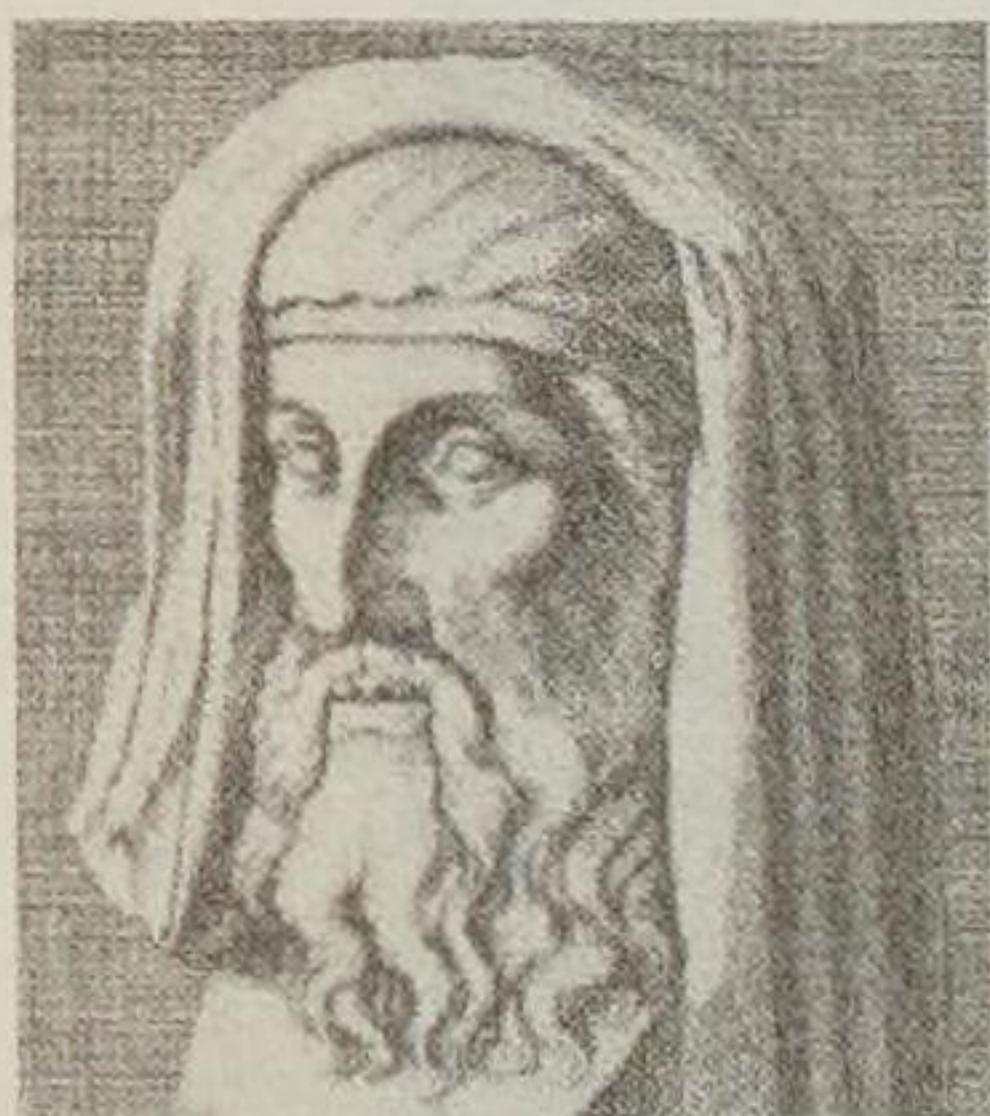
Andronicus avait été bien inspiré. Certaines philosophies ultérieures ont repris ce titre comme une définition, au motif que les questions abordées par cet ouvrage se situeraient « après la physique ».

Plus tard, c'est la scolastique médiévale qui enfoncera le clou, en tenant pour acquis que la métaphysique étudie ce qui se trouve « au-delà de la physique ».

Les philosophes moralistes (1) : les cyniques, clochards philosophes

Premiers d'une lignée de penseurs recherchant la sagesse à travers une discipline morale rigoureuse, les cyniques contestent l'idéal platonicien de philosophe-roi et inventent en quelque sorte le philosophe-clochard.

La pensée antique s'achève sur une série d'utopies intellectuelles et leurs rêves inaccessibles de perfection morale : cynisme, épicurisme, stoïcisme et scepticisme sont des méthodes de bonheur individuel qui proposent de se transformer soi-même pour atteindre une perfection délivrée de toute peur, en particulier de celle de la mort.



Contemporain de Platon, Diogène de Sinope, dit le Cynique, incarne bien cette pensée selon laquelle la sagesse provient simplement de l'absence de vanité. Pour démontrer la futilité du monde, ce philosophe provocateur et irrespectueux vivait comme un clochard sur la

place publique.

À l'époque où Platon distingue monde sensible et monde intelligible, les cyniques, très terre-à-terre, ne s'encombrent pas de théories abstrai-

tes : la sagesse ne peut se pratiquer qu'au quotidien, et le sage, ignorant les superstitions et les usages sociétaux qui les entourent, ne doit se préoccuper que de choses concrètes.

Chez les cyniques, qu'on accusait de se comporter comme des chiens (d'où leur nom, *cynos* signifiant « chien » en grec), l'ironie remplace la théorie, et les actions remplacent les démonstrations. Les principes, les lois sont autant d'hypocrisies qu'ils combattent par leurs actes et leur mode de vie mêmes.

En un temps où la grandeur de la cité est proclamée par tous, ces figures anticonformistes n'hésitent pas à se revendiquer cosmopolites, c'est-à-dire « citoyens du monde ».

Ils renoncent au prestige, à la richesse, vivent de la façon la plus dépouillée possible, tentant de s'affranchir de toutes les nécessités matérielles, ainsi que des lois des hommes et de leur hypocrisie. On le voit, le cynisme, dans l'Antiquité, est une véritable ascèse.



DIOGÈNE FAIT LE MALIN AVEC ALEXANDRE



Lorsqu'Alexandre le Grand traversa Corinthe sur son cheval, il aperçut cet homme étrange qui vivait dans la rue comme un pauvre hère. S'approchant de lui, il lui demanda s'il n'avait pas

besoin de quelque chose.

« Ôte-toi de mon soleil ! » lui répondit le rustre, à qui la silhouette du conquérant faisait de l'ombre, et qui n'était autre que Diogène de Sinope.

Bien plus que de l'impertinence, l'attitude de Diogène montre son mépris pour l'hypocrisie, la servilité et la médiocrité.

Pour la petite histoire, on dit que, loin de se mettre en colère, Alexandre fut impressionné par l'audace et la liberté de ton et d'esprit de Diogène...

Les philosophes moralistes (2) : Épicure, l'éternel incompris

Si aujourd'hui on qualifie d'épicurien quelqu'un qui ne songe qu'au plaisir, la doctrine d'Épicure n'a rien d'une philosophie de jouisseur incorrigible. Bien au contraire, il s'agit d'une véritable ascèse, et d'un idéal de vie sans passion ni richesse.

L'éternelle mauvaise réputation d'Épicure, philosophe athénien de la fin du IV^e siècle av. J.-C., n'est pas méritée. En effet, l'épicurisme n'est pas un hédonisme (culte du plaisir). Au contraire, Épicure incite à apprendre à vivre d'amitié et d'eau fraîche.

En renonçant à toute ambition, à tout pouvoir, en ne recherchant que l'absence de souffrance, on atteindrait le bonheur sous la forme d'une tranquillité de l'âme (ataraxie). Pour ne plus souffrir de la faim, un bout de pain suffit. Pour se protéger de la méchanceté des hommes, on n'a besoin que de quelques amis fidèles. Vouloir plus, l'amour, la richesse, la bonne chère, c'est prêter le flanc au malheur.

« Lorsque nous disons que le plaisir est le souverain bien, nous ne pensons pas aux plaisirs des débauchés ni à ceux qui consistent dans les jouissances physiques, explique Épicure. Le plaisir dont nous parlons consiste dans l'absence de souffrance physique et de trouble de l'âme. » Les épicuriens prétendent vivre dans le plaisir, mais

en fait ils s'astreignent à une ascèse rigoureuse. Ils vivent de peu, éloignés des hommes, en cherchant à ne plus redouter la mort ni la souffrance. L'apathie (au sens étymologique : l'absence de passion) qu'ils recherchent est vertueuse : celui qui ne désire rien ne risque pas de voler ou de tromper pour arriver à ses fins.

À Rome, le philosophe Lucrèce reprendra les thèses d'Épicure, mais sans l'ascétisme.

AVEC ÉPICURE, APPRENEZ À NE PAS CRAINDRE LA MORT

Non content de dire que le bien est facile à atteindre et le mal facile à supporter, et d'encourager ses disciples à ne pas craindre les dieux, Épicure les enjoint encore à ne pas craindre la mort. Pourquoi ? L'enfer, explique-t-il, n'est que la projection de nos terreurs morales ; être mort n'est pas pire chose que de n'être pas encore né. La vie bien vécue, ajoute-t-il, n'est qu'un exercice qui nous prépare à la mort et, bien conduite, une vie ne gagne rien à gagner l'éternité. Moralité : c'est la qualité qui compte, et pas la quantité. Pour être heureux, soyez philosophes !

Les philosophes moralistes (3) : les stoïciens, impassibles face à la souffrance

De nos jours, faire preuve de stoïcisme, c'est faire preuve de courage, voire d'indifférence face à l'adversité, au chagrin ou à la douleur. Certains philosophes de l'Antiquité, comme Épictète et Marc Aurèle, avaient élevé cette attitude au rang de doctrine et de règle morale.

Chez les stoïciens comme Épictète ou le philosophe-roi Marc Aurèle, on ne retrouve pas l'ascétisme des cyniques ou d'Épicure, mais au contraire une sage participation au monde. Les devoirs de citoyen, de père, de mari doivent être remplis. La notion de plaisir chère à Épicure disparaît. Le sage ne profite pas, ne s'amuse pas : il se contente d'accomplir sobrement son devoir.

Contrairement à leurs rivaux épicuriens, les stoïciens ne nient pas l'existence des dieux. La divinité a assigné à chacun de nous un devoir auquel il doit se conformer. Et celui qui accomplit son devoir est vertueux, car il s'abstient du même coup de convoiter le bien d'autrui ou de chercher à lui nuire. Le monde est fait de plaisir et de souffrance qui ne dépendent pas de nous. Celui qui parvient à ignorer l'une comme l'autre accède à la paix de l'âme (l'ataraxie). On retrouve une philosophie proche du stoïcisme chez le Romain Sénèque.

LE STOÏCISME D'ÉPICTÈTE : MAIS QU'EST-CE QU'IL AVAIT FUMÉ ?



Épictète était un esclave affranchi. Son ancien maître, Épaphrodite, avait la réputation d'être cruel. Réputation qu'il n'avait pas volée, si l'on en croit l'anecdote selon laquelle il se serait amusé à tordre la jambe d'Épictète qui, en bon stoïcien, se contenta de le mettre en garde. « Si tu continues, elle va se casser. »

Effectivement, la jambe finit par se briser. Commentaire du philosophe à la jambe cassée : « Je t'avais bien dit qu'elle allait se casser. »

Cette anecdote (probablement apocryphe) montre bien le niveau d'indifférence à la douleur que la sagesse stoïcienne proposait d'atteindre. Néanmoins, on ne peut que s'interroger : mais qu'avait fumé Épictète pour se laisser casser la jambe sans rien dire ?

Les philosophes moralistes (4) : les sceptiques, philosophes sans philosophie

Les philosophes sceptiques ne renoncent pas à la recherche de la vérité. Ils ont simplement compris que cette recherche n'aura pas de fin et qu'il faut s'abstenir de figer son jugement dans un système dogmatique.

La dernière des doctrines morales de l'Antiquité est le scepticisme de Sextus Empiricus : ici, il s'agit d'atteindre la paix de l'âme en se débarrassant de toute doctrine.

Même les raisonnements les plus inébranlables peuvent tôt ou tard être contredits, et le seront très certainement.

Ainsi, sans forcément cesser de chercher, le scepticisme recommande de suspendre son jugement et d'éviter de bâtir un système philosophique, comme l'ont fait tous les grands philosophes antérieurs – et comme ne manqueront pas de le faire (presque) tous ceux qui suivront ! Les sceptiques ont compris que le résultat de la recherche compte moins que la recherche elle-même.

Ce que le philosophe obtient en suspendant son jugement tout en continuant d'explorer le monde par la pensée, c'est l'ataraxie (la paix de l'âme). En cherchant, l'esprit s'affranchit de ce

qui le perturbe, mais la véritable sagesse veut qu'il se garde de porter des jugements forcément hâtifs et dépassables.

Cette pensée trouvera un lointain écho dans les textes de Montaigne ou dans le doute cartésien.

CEUX QUE LE SCEPTICISME LAISSE SCEPTIQUES

La critique qui fut adressée de tout temps aux sceptiques est la suivante : le fait de s'abstenir de tirer des conclusions n'est pas bénéfique à l'avancée de la connaissance. En effet, les jugements, même temporaires, peuvent être remis en cause, invalidés, améliorés, et c'est précisément cela qui fait avancer la science. Ainsi, mieux vaut une conclusion fausse ou incomplète que pas de conclusion du tout.

Cela dit, ce qui est vrai pour la science ne l'est pas forcément dans tous les domaines : ne vaut-il pas mieux, en général, s'abstenir de porter des jugements hâtifs ?

Synthèse : œuvres des philosophes antiques, de Socrate aux sceptiques

Socrate (470 - 399 av J.C.) : Socrate n'a rien écrit, mais son enseignement se retrouve dans les textes de ses disciples, principalement Xénophon et Platon.

Platon (428 - 348 av. J.-C.) : *Hippias mineur* (sur le mensonge), *Hippias majeur* (sur le beau) *Apologie de Socrate* (plaidoirie de Socrate face à ses juges), *Gorgias* (sur la rhétorique et la justice), *Le Banquet* (sur l'amour et la connaissance), *Phédon* (sur la mort de Socrate et la mort), *La République* (sur la cité idéale, la politique, la morale et la justice)...

Aristote (384 - 322 av. J.-C.) : *Physique*, *Métaphysique*, *Éthique à Nicomaque*, *De l'âme*, *Poétique*, *Rhétorique*...

Le cynisme :

Diogène le Cynique (v. 413 - v. 327 av. J.-C.) : aucun écrit conservé.

L'épicurisme :

Épicure (v. 342 - v. 271 av. J.-C.) : Lettres et maximes.

Lucrece : (98 - v. 54 av. J.-C.) : *De la nature*.

Le stoïcisme :

Sénèque (4 - 65) : *De la constance du sage*, *De la tranquillité de l'âme*, *De la vie heureuse*...

Épictète (50 - 125) : Épictète n'a rien écrit, mais Flavius Arrien a retranscrit ses pensées dans *Les Entretiens* et *Le Manuel*.

Marc Aurèle (121 - 180) :
Pensées pour moi-même.



Le scepticisme :

Sextus Empiricus (fin du II^e siècle) :
Contre les dogmatiques, Contre les professeurs...



Du Moyen Âge à la Renaissance humaniste

Au V^e siècle, saint Augustin jette les bases de ce que sera la pensée chrétienne et théologique pendant le millénaire à venir. Plusieurs siècles d'invasions barbares ont raison de l'héritage philosophique antique : désormais, Dieu règne en maître sur la pensée, il est son unique préoccupation. À partir du XIV^e siècle, une succession de bouleversements amène l'Europe à redécouvrir l'Antiquité et ses savoirs. Dans le même mouvement, l'homme va se substituer à Dieu au cœur de la pensée. C'est la Renaissance et l'avènement de l'humanisme.

Plotin et saint Augustin, à la charnière de l'Antiquité et du Moyen Âge

L'Antiquité prend fin au V^e siècle avec la chute de l'Empire romain occidental. Durant les deux derniers siècles avant le Moyen Âge vont s'effectuer, grâce à Plotin puis à saint Augustin, la synthèse et la transition entre les philosophies antiques et l'ère chrétienne.



C'est à Alexandrie que Plotin de Lycopolis découvre la philosophie néoplatonicienne, qui cherche à concilier les héritages des principaux penseurs antiques.

Mais c'est à Rome qu'il va fonder son école et dispenser son enseignement. Pour Plotin, le monde est dominé par un principe ultime, l'*un*, qui englobe

toute chose.

Ce principe ultime, d'essence divine, est à la fois simple et inaccessible : il est infini et n'est pas concevable par la raison. Pourtant, l'esprit humain a la possibilité de se rapprocher de l'essence divine en gravissant les différents niveaux de la réalité, les *hypostases*. Au dernier de ces niveaux, l'extase mystique, qui permet de réunifier son être déchiré entre le monde terrestre et le monde intelligible, ouvre à l'homme l'accès à Dieu et au bien.

C'est à la source de cette dernière pensée païenne que saint Augustin, l'un des pères de l'Église, va puiser une grande partie de son inspiration.

Auteur d'écrits philosophiques et théologiques, il léguera une œuvre qui va constituer l'un des piliers de la théologie chrétienne. Trait d'union entre la philosophie antique et les Écritures saintes, il théorise l'unité de la divinité dans la trinité (le Père, le Fils et le Saint-Esprit) grâce à la philosophie d'Aristote.

Avec ses *Confessions*, il offre un témoignage unique de son parcours et de sa réflexion. Dans *La Cité de Dieu*, il défend la religion chrétienne face au patriotisme latin et propose de renoncer à la Cité terrestre, où règnent l'égoïsme et le matérialisme, et qui est vouée à la destruction à la fin des temps.

Il faut bâtir la Cité céleste, où l'amour de Dieu sera érigé en principe ultime et dont les citoyens seront promis au salut. Cet ouvrage jette les bases de la théologie politique défendue tout au long du Moyen Âge chrétien.

Après Plotin et saint Augustin, les invasions barbares vont causer l'effondrement de la pensée en Occident. Celle-ci ne renaîtra plusieurs siècles plus tard qu'avec la scolastique, enseignement de la théologie chrétienne dans les premières universités.

LES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN, LA PREMIÈRE AUTOBIOGRAPHIE ?



Il a vécu toutes sortes d'expériences, a appartenu un temps à la secte manichéenne, a découvert la philosophie avec Cicéron, puis demandé le baptême à 32 ans. À

l'âge de 43 ans, saint Augustin entreprend la rédaction des *Confessions*, une longue méditation où il consigne aussi bien sa vie intellectuelle que religieuse, ses souvenirs et le parcours chahuté qui est le sien.

Son but n'est pas de se raconter à la postérité, mais à Dieu, dont il espère qu'il lui accordera sa miséricorde. Dans ce texte incroyablement moderne, saint Augustin construit sa réflexion sur le temps, se livre à une profonde introspection et raconte sa découverte miraculeuse de la philosophie, puis de la foi chrétienne. Il n'hésite pas non plus à détailler ses années de débauche et la somme de ses errements.

L'ère de la pensée religieuse

Tout au long du Moyen Âge, la raison va se retrouver au service de Dieu et de la religion, et la philosophie et son héritage seront mis à rude épreuve. Néanmoins, ces dix siècles d'histoire ne constituent pas, du point de vue de la pensée, un retour en arrière : les théologiens du Moyen Âge ont su soulever des débats passionnants et passionnés.

Pendant 1 000 ans, la pensée, tout comme l'art et la politique, est placée sous le signe de la religion. La figure du sage est supplantée par celle du saint, et l'effervescence philosophique qu'avait connue le monde antique est transfigurée, pour ne pas dire éradiquée.

Malgré le contrôle étroit que la religion impose sur le savoir, souvent réservé à une élite ecclésiastique, il ne faut pas voir le Moyen Âge comme une période vide de pensée.

Dans le monde chrétien comme dans le monde musulman ou juif, le cadre religieux permet l'épanouissement de courants de pensée multiples et, notamment dans l'Europe catholique, la naissance d'une véritable théologie. Plus tard, celle-ci rendra possible la Réforme, donc la naissance du protestantisme.



En Europe, les penseurs du christianisme décortiquent la nature de la foi et de l'être divin, s'interrogent sur les relations entre raison et foi, entre savoir sacré et savoir profane, tentent d'évaluer le libre arbitre humain et l'étendue de la toute-puissance divine.

Pour la première fois de l'histoire, les doctrines de pensée sont réputées valables pour tous, sans exclure les femmes ou les esclaves : cette universalité est l'un des grands apports de la pensée médiévale.

Bien que certaines écoles prônent l'obscurantisme et l'abandon de toute science qui ne soit pas divine, d'autres au contraire continuent de promouvoir la connaissance et la méditation, considérant qu'elles ne sont pas ennemies de la piété.

Malheureusement, dans un contexte où l'on redoute plus que tout l'hérésie et le paganisme, l'affrontement des idées débouche souvent sur des condamnations cruelles et des luttes sanglantes.

Durant les invasions barbares, la philosophie antique s'est largement perdue et, en Europe, plus personne ne lit le grec. C'est par le monde arabe que les penseurs de l'Antiquité vont faire leur retour dans la chrétienté.

Aristote sera lu, étudié et repris dans la pensée d'un Thomas d'Aquin comme il l'a été chez les musulmans par Averroès et chez les juifs par Maïmonide.

SAINT ANSELME FAIT LA PREUVE DE L'EXISTENCE DE DIEU !



On appelle cela la preuve (ou l'argument) ontologique : prouver l'existence de Dieu en partant de la définition de ce qu'il est. C'est ce type de démonstration rationnelle que saint Anselme a mis sur pied au Moyen Âge et qui a fait s'arracher les cheveux à plus d'un athée.

La preuve ontologique tient en quelques mots : imaginez quelque chose de tel que rien de plus grand et formidable ne puisse être pensé (en d'autres termes : Dieu) ; imaginez maintenant que cette chose n'existe pas : cela n'est pas possible, car, alors, quelque chose de plus grand et formidable pourrait être imaginé (cette chose qui existerait) ; donc, ce quelque chose (Dieu) existe.

C'est Emmanuel Kant qui, au XVIII^e siècle, rédigea une réfutation détaillée de cet argument spécieux, auquel on n'est, fort heureusement, pas obligé d'adhérer !

Sans faire table rase de l'héritage grec, les Arabes, qui ont conquis le monde hellénistique, posent de nouveaux problèmes portant sur les rapports entre pensée et langage, sur le destin, la raison et la liberté. Avides de connaissance, ils tentent eux aussi de rapprocher les philosophies antiques de leur livre saint, le Coran.

À Cordoue, l'énorme travail de commentateur qu'effectue Averroès, médecin et juriste musulman, sur l'œuvre d'Aristote lui permet de fournir une méditation profonde sur les relations entre philosophie et religion.

La Renaissance humaniste délaisse Dieu et se préoccupe de l'homme

À l'issue d'un Moyen Âge essentiellement préoccupé de théologie, dans un monde rendu plus vaste par les découvertes et les explorations, la culture classique est à nouveau explorée et les sciences connaissent un grand essor. Désormais, ce n'est plus Dieu, mais l'homme, qui préoccupe les penseurs.

À partir de la fin du XIV^e siècle, l'Europe entre dans une nouvelle époque qui préfigure la modernité. Si la vie quotidienne ne change pas (encore), une succession de bouleversements amène un

renouveau de la pensée et de la connaissance. Grâce au progrès technique, les grandes explorations repoussent les limites du monde. L'invention de l'imprimerie permet une diffusion large des connaissances. L'idée copernicienne que la Terre n'est pas le centre du monde fait son chemin, défendue notamment par Galilée. L'art, les sciences et la pensée antiques font leur grand retour sur le devant de la scène, reléguant la pensée théologique au second plan. Dieu cesse d'être la préoccupation exclusive des têtes qui pensent. Pour la première fois de l'histoire, c'est l'homme, tout simplement, qui se retrouve au cœur des débats. Paradoxalement, c'est au moment où la révolution copernicienne l'oblige à renoncer à être le centre du monde qu'il se met véritablement à réfléchir sur lui-même.

Avec l'Italien Pic de la Mirandole, une notion nouvelle apparaît : celle de la *dignité* de l'homme. L'humanisme est en train de naître. L'exploration de la condition humaine permet l'avènement d'une nouvelle morale, empreinte d'universalisme, qui prend acte pour la première fois des droits fondamentaux de l'homme. Les sciences, en particulier la médecine, mais également l'occultisme et les sciences mystiques, connaissent un immense renouveau. Le relâchement de l'emprise du religieux permet



à des esprits de génie de prendre leur essor. L'érudition et l'éclectisme deviennent les maîtres mots de ces nouveaux penseurs, qui veulent tout savoir et s'autorisent à réfléchir sur tout, comme Érasme, qui publie un *Éloge de la folie* s'attaquant aux dogmatismes, ou Rabelais, qui aborde tous les sujets avec une verve et un ton irrévérencieux inconnus jusqu'alors.

Mais l'humanisme apporte avec lui une nouvelle dimension de la pensée : le doute. Dans ses *Essais*, Michel de Montaigne aborde des questions de toutes sortes, mais toujours avec la conscience de ses propres limites. Chose inédite dans l'histoire de la pensée, ses méditations sont parcourues de profondes interrogations sur lui-même.

La religion ne disparaît cependant pas des préoccupations. Grâce à l'imprimerie, la Bible se diffuse, et les nouveaux penseurs sont bien souvent les religieux eux-mêmes, comme l'Italien Giordano Bruno, un prédicateur que sa pensée néoplatonicienne conduira au bûcher. Car l'Église veille toujours et pèse de tout son poids. Néanmoins, le vent de changement qui parcourt l'Europe la dépasse, et elle ne pourra pas empêcher la Réforme protestante de prendre son essor avec les thèses de Martin Luther.

DE MARTIN LUTHER À L'ÉDIT DE NANTES, UN SIÈCLE DE PERSÉCUTIONS ET DE GUERRE CIVILE

En rédigeant ses *95 Thèses*, au début du XVI^e siècle, Martin Luther s'attaque aux indulgences, un véritable marché de la rédemption qui permet à l'Église de se financer, et aux croyants de soulager leur conscience à bon compte. Sa critique prend comme une traînée de poudre. Excommunié, il fonde une nouvelle religion, le protestantisme, qui prend la Bible pour seule autorité légitime. C'est la Réforme.

La nouvelle religion progresse rapidement, en France, à travers la doctrine de Jean Calvin qui prolonge la Réforme de Luther en organisant le culte. Mais les catholiques n'apprécient guère la montée de cette religion nouvelle. Les guerres et les massacres qui résulteront de la rivalité entre les deux religions ne prendront fin qu'avec la promulgation, 1598, de l'édit de Nantes par Henri IV. Des tensions et des conflits sporadiques continueront toutefois d'opposer catholiques et protestants.

***Le Prince* de Machiavel : « Une œuvre abominable » !**

Avec Le Prince, Nicolas Machiavel inaugure la pensée politique moderne. Une œuvre rigoureuse et sans arrière-pensée qui fit dresser les cheveux sur la tête de plus d'un de ses contemporains.



Après les doctrines morales de l'Antiquité et la morale religieuse du Moyen Âge, la Renaissance voit naître les premières pensées politiques, comme *L'Utopie*, de Thomas More et *Le Prince*, de Nicolas Machiavel.

Cette œuvre, restée l'un des piliers de la philosophie politique, ne rendit pas en son temps son auteur populaire.

Effectivement, l'écrivain et politicien florentin s'attache ici à décrire avec précision et pragmatisme les stratégies à employer pour conquérir et conserver le pouvoir. Il ne s'agit pas de donner aux chefs d'État un bagage moral, pas plus que de les éduquer à la bonne conduite des affaires de l'État.

En effet, la « vertu » du prince, c'est de savoir toujours s'adapter aux circonstances et aux aléas du pouvoir, asseoir son autorité avec habileté et recourir le cas échéant aux stratagèmes les plus

immoraux, en divisant, en terrorisant, en trompant.

C'est pourquoi, depuis sa publication, *Le Prince* a toujours été perçu comme le livre immoral par excellence.

Souvent critiqué, voire interdit, il donne de son auteur l'image d'un esprit froid, calculateur et dominateur, totalement étranger au bien du peuple et de la nation. Considéré comme l'apôtre de la fin qui justifie les moyens, Machiavel a même donné son nom à un adjectif, *machiavélique*, qui caractérise le cynisme, la ruse et la perfidie.

Pourtant, dans le concert des critiques, quelques voix se sont élevées pour défendre le travail de Machiavel, dont celle de Jean-Jacques Rousseau, lequel considérait que la leçon à tirer du *Prince* n'était pas pour les chefs d'État, mais bien pour le peuple lui-même.

Et il avait bien raison : Machiavel ne se veut pas idéaliste, mais pragmatique ; il n'est pas moralisateur, mais politique.

Ce qu'il a compris, c'est que les plus beaux idéaux ne servent à rien s'ils ne peuvent être mis en application dans des situations concrètes. Il cherche donc à décrire le pouvoir fort qui saura se maintenir en place, condition indispensable pour être en mesure de conduire une politique vertueuse.

THOMAS MORE DÉCRIT DANS LE DÉTAIL LA SOCIÉTÉ IDÉALE

C'est en 1516 que paraît *L'Utopie*, œuvre du juriste et penseur anglais Thomas More. Ce texte est en quelque sorte la rencontre entre la méditation philosophique sur la société idéale héritée de *La République*, de Platon, et les récits de voyage des grands explorateurs de la Renaissance. Par la voix d'un personnage de fiction, supposé revenir d'un long périple à travers le monde, More y raconte dans le détail le fonctionnement social, légal et économique d'une société supposée être plus avancée que les autres, une société idéale.

Utopie, mot aux racines grecques, signifie à la fois « nulle part » et « lieu du bonheur ». Bien que son livre soit une œuvre de fiction, More y entre dans les moindres détails, allant jusqu'à décrire l'architecture et les coutumes ayant cours en Utopie. Une œuvre qui, tout en inaugurant un genre littéraire aussi bien qu'une lignée de projets idéals politiques et sociaux qui portent son nom, les utopies, s'attache à dénoncer en creux les cruelles injustices qui règnent à l'époque dans le pays de More, l'Angleterre. Car, en Utopie, la propriété privée n'existe pas, pas plus que la misère ou la monnaie... Ça ne vous rappelle rien ?

Synthèse : œuvres principales des penseurs du Moyen Âge et de la Renaissance

Plotin et Saint Augustin :

Plotin de Lycopolis (205 - 270) :

son enseignement a fait l'objet d'un regroupement
par son disciple Porphyre Proclus en 54 traités,
Les Ennéades.

Saint Augustin (354 - 430) :

De la Trinité, La Cité de Dieu, Les Confessions.

Moyen Âge :

Avicenne (980 - 1037) :

Le Livre de la guérison, Le Livre des définitions,
notes sur la théologie d'Aristote, *Métaphysique*.

Saint Anselme (1033 - 1109) :

Discours sur l'existence de Dieu.

Averroès (1126 - 1198) :

*Commentaires sur Aristote, Commentaires
sur les canons d'Avicenne, Discours décisif
sur l'accord de la religion et de la philosophie.*

Maïmonide (1138 - 1204) :

Le Guide des égarés, sur le judaïsme et la philosophie.

Thomas d'Aquin (1224 - 1274) :

Commentaire d'Aristote et de Denys l'Aéropagite,
Somme théologique.

Renaissance :

Pic de la Mirandole (1463 - 1494) :

Discours de la dignité de l'homme, 900 conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques, L'Être et l'Un.

Érasme de Rotterdam (v. 1466 - 1536) :

La Philosophie chrétienne, Louange de la sottise, Éloge de la folie.

Nicolas Machiavel (1469 - 1527) : *Le Prince.*

Thomas More (1478 - 1535) :

L'Utopie, La Tristesse du Christ.



François Rabelais (v. 1490 - 1553) :

Pantagruel, Gargantua, Le Tiers Livre, Le Quart Livre, Le Cinquième Livre.

Michel de Montaigne

(1533 - 1592) : *Les Essais.*

Giordano Bruno (1548 - 1600) :

L'Infini, l'Univers et les Mondes, L'Expulsion de la bête triomphante, La Cabale du cheval Pégase.



Le XVII^e siècle : naissance de la philosophie moderne

Grande-Bretagne, Hollande, France : au XVII^e siècle, c'est en Europe que ça se passe. Les pensées qui voient le jour à cette époque ont digéré les apports de la Renaissance, mais n'ont pas renoncé à la piété ou à l'idée de Dieu. Sciences, connaissance, politique, tous ces domaines connaissent des avancées considérables, préfigurant les Lumières et les grands courants de pensée qui vont bientôt secouer l'Histoire.

Bacon : penser les sciences et leur devenir

Après Galilée qui disait que le livre de la nature était écrit en langage mathématique, Francis Bacon propose des approches pour déchiffrer ce fameux « livre » : on lui doit la première théorie de la science expérimentale.



Les sciences, leur classification, les obstacles qu'elles rencontrent : voilà ce qui préoccupe Francis Bacon. D'abord, il les répartit selon trois groupes, relatifs aux facultés de l'esprit : sciences de l'imagination (poésie), sciences de la mémoire (histoire) et sciences de la raison (philosophie). Cette classification sera reprise au siècle suivant dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.

Puis il examine les erreurs à éviter pour établir des connaissances véritables. Ces « idoles » relèvent de quatre types. Elles proviennent de nos a priori (idoles de la tribu), de ce que notre mode de vie nous laisse croire (idoles de la caverne), des inadéquations du langage (idoles de la place publique) et des doctrines erronées (idoles du théâtre).

C'est chez Bacon qu'on trouve, pour la première fois, l'idée que la connaissance des hommes puisse progresser au fil du temps : en un mot, il est le premier à conceptualiser le *progrès*. Afin que ce processus soit en mesure de s'accom-

plir, Bacon a l'ambition de dépasser la logique aristotélicienne en proposant de nouveaux outils de raisonnement. Il faut renoncer au syllogisme et remplacer la déduction par l'induction. En d'autres termes, plutôt que de passer du général au particulier, il faut tirer des conclusions à partir des faits observés. Cette méthode a le mérite de laisser la porte ouverte à des avancées futures.

Pour Bacon, le dogmatisme et l'empirisme systématique sont ineptes : c'est l'observation et la compréhension de la nature qui amènent le progrès, et le progrès apporte ensuite de nouveaux éléments de compréhension. C'est sur cette dialectique entre science et technique que se fonde l'avenir de la connaissance.

BACON S'EST FAIT GRILLER

En tant qu'homme d'État, Francis Bacon n'eut pas une carrière bien longue : à peine devenu chancelier d'Angleterre, des allégations de corruption l'obligent à démissionner. Il se retire de la politique, ce qui lui laisse tout le temps de composer son œuvre philosophique. Néanmoins, celle-ci demeurera inachevée.

Hobbes : « L'homme est un loup pour l'homme. »

La philosophie matérialiste de Hobbes et l'autorité souveraine de son État Léviathan ouvre, après Machiavel, un nouveau chapitre de l'histoire de la pensée politique.



Pour le philosophe anglais Thomas Hobbes, là où il n'y a pas de langage, il n'y a ni vrai ni faux. En effet, le monde est composé de corps, de forces et de mouvement, mais pas de vérité ni de morale, car celles-ci n'existent qu'à travers des formulations.

À l'état de nature, dit le philosophe, le bien et le mal n'ont donc pas de sens. La société et les lois ne sont pas naturelles, ni absolues : elles sont des conventions établies par les hommes au sein de leurs sociétés. Un crime n'est un crime qu'en ce qu'il transgresse les lois en vigueur, car rien ne définit un crime en dehors du langage.

Pour Hobbes, l'homme n'est pas fondamentalement un être de raison. Au contraire, il est agité de passions violentes, et les intérêts des individus sont irréconciliables. Les hommes ne peuvent que s'opposer, s'affronter, se combattre, et la

seule loi naturellement valable est la loi du plus fort.

C'est pourquoi, à l'état de nature, « l'homme est un loup pour l'homme », dit Hobbes en reprenant la phrase de Plaute. Seul un pouvoir fort est susceptible de tirer les hommes de cette tragique égalité qui, on le voit, n'est pas chez Hobbes un idéal, mais plutôt un état initial auquel l'homme a dû s'arracher.

D'où la figure mythique du *Léviathan* (titre de l'œuvre majeure de Hobbes), cette bête aquatique qu'il reprend du *Livre de Job*. Monstre bénéfique, le Léviathan caractérise la puissance politique de l'État. Pour mettre fin à l'insécurité permanente, la « guerre de tous contre tous » qui règne dans l'état de nature, un État fort et souverain est indispensable. Son autorité fait peser sur les hommes une menace collective qui les oblige à respecter la loi.



Il ne s'agit pas de défendre la monarchie de droit divin. Au contraire, Hobbes prône une séparation entre philosophie et théologie.

Penser et croire, dit-il, ce n'est pas la même chose. Le roi et le pape ne peuvent être à la fois sources de loi. En cela, Hobbes inaugure la pensée de la laïcité.

HOBBS TOTALITAIRE ?

On a souvent accusé Thomas Hobbes de faire le lit du totalitarisme, et il a été invoqué par plus d'un partisan de la monarchie, voire du fascisme.

Mais ce que Hobbes défend, ce n'est pas un système d'oppression qui détruit les êtres et les prive de leur humanité.

Au contraire, il prône un système politique porteur de sécurité, qui tient les hommes en respect les uns des autres et qui ne s'immisce pas dans les croyances et opinions des individus.

Ceux qui ont voulu le récupérer pour justifier leurs crimes n'ont donc fait que falsifier son message.

Descartes cogite : « Je pense, donc je suis. »

René Descartes incarne l'esprit français par excellence. Grâce à la méthode qu'il préconise pour reconstruire la connaissance, il fonde le rationalisme moderne et invente le moi, qui se placera désormais au centre du savoir humain.

Grand scientifique, affamé de connaissance, Descartes n'était pas lui-même particulièrement « cartésien » (au sens un peu péjoratif du terme, qui désigne une rationalité aussi rigoureuse qu'étroite). En témoignent par exemple l'interprétation mystique qu'il fit de ses rêves ainsi que ses *Méditations métaphysiques*.



Le célèbre *Discours de la méthode* est un texte bref publié en français (et non en latin, comme le voulait l'usage) en préface de trois traités scientifiques. Pour Descartes, parmi toutes les sciences, seules les mathématiques présentent une rigueur méthodique suffisante. Il s'élève contre le savoir encyclopédique qu'affectionne la Renaissance : sans méthode, le savoir n'est qu'un amas confus et inutilisable. C'est pourquoi le penseur propose une méthode en vue de l'élaboration d'une connaissance fondée exclusivement sur des éléments certains et prouvés.

L'élément primordial de cette méthode est le doute. Non pas un doute moral, ni une posture sceptique, mais une volonté de remettre de l'ordre dans son esprit en revenant toujours aux points fondamentaux. Central en philosophie, le doute n'est toutefois pas valable pour la religion (la croyance n'est pas un fait rationnel) ni pour la morale (qui porte sur le bien et non sur la vérité).

Ne tenant pour vrai que ce qu'il peut concevoir clairement, Descartes fait du sujet pensant le

point central de la connaissance : la seule chose dont je puis être certain, c'est que je pense. Si je pense, c'est que j'existe. C'est le fameux *cogito* : « Je pense, donc je suis. » Une nouvelle entité vient se placer au centre de la philosophie : moi. En inventant le moi, Descartes indique que c'est à partir de là qu'il faut reconstruire toute la connaissance.

C'est seulement en remontant du plus simple au plus complexe que l'on pourra donner à la connaissance la rigueur logique des mathématiques. La première règle à suivre est de soumettre toute question à l'analyse : diviser la difficulté en parties, la décortiquer pour mettre en évidence ses éléments fondamentaux. Puis il faut faire la synthèse : reconstruire l'ensemble complexe à partir des éléments simples précédemment isolés. La dernière règle consiste à procéder à une énumération finale pour s'assurer qu'on n'a rien oublié et que la question posée a été entièrement traitée.

Cette démarche se complète d'une série de règles intuitives, une morale à suivre en attendant de disposer enfin d'un système de connaissances digne de ce nom. D'abord, il faut obéir aux lois de son pays et aux coutumes de sa religion (vis-à-vis de laquelle Descartes fait preuve, on le voit, de la plus grande prudence). Ensuite, il faut être ferme et résolu dans ses décisions : lorsque vous êtes perdu dans une forêt, mieux vaut marcher

tout droit que de tourner indéfiniment en rond. Enfin, il faut faire preuve d'une sagesse toute stoïcienne en ne souhaitant changer que ce qui dépend de nous et non le monde.

La rationalité forcenée de Descartes n'en fait pas pour autant un athée. Dans le *Discours de la méthode*, il donne même deux démonstrations de l'existence de Dieu, la seconde reprenant l'argument ontologique de saint Anselme.

DESCARTES CHASSÉ DE FRANCE !

Descartes était sur le point de publier un *Traité du monde et de la lumière*, où il soutenait que la Terre n'était pas fixe, mais en mouvement, lorsque Galilée fut condamné par le Saint-Office pour avoir soutenu des thèses héliocentriques : prenant peur, Descartes renonça à cette publication. Ce qui n'empêcha pas son œuvre d'être plus tard mise à l'Index (interdite par le Saint-Siège).

Contraint à l'exil par le pouvoir royal, celui qui devait faire pour toujours la fierté de l'esprit français fut forcé de vivre en Hollande pendant près de 20 ans.

Spinoza : le monde est aussi parfait qu'il peut l'être

Avec sa philosophie de l'immanence, Spinoza brosse le portrait d'un monde né de la nécessité, où Dieu est en toute chose, mais dont la morale est absente.



Bien qu'il ait quasiment vécu comme un paria, l'apport de Baruch Spinoza à la philosophie est considérable. Il fut le premier à concevoir un monde de nécessité absolue, où Dieu n'a fait les choses qu'en obéissant aux contraintes de sa propre nature, et n'a pas pu les faire autrement que telles qu'elles sont.

Certes, c'est Dieu qui fixe les lois du monde. Cependant, celles-ci ne sont pas arbitraires : elles sont nécessaires. Ici, on s'éloigne du Dieu classique de la religion. La puissance de Dieu n'est pas un potentiel, mais elle s'exprime dans son activité même de production de toutes les choses qui sont. Dieu est dans toutes ces choses et n'existe qu'en elles : c'est ce qu'on appelle l'immanence. Autrement dit, Dieu est la nature elle-même. Il est cette *substance* infinie, composée d'une infinité d'*attributs* parmi lesquels ceux que nous percevons : la matière et la pensée. Dieu n'est donc pas qu'esprit, mais aussi éten-

due (matière). Il n'est pas une personne, ni un juge ni un législateur, et n'est pas transcendant, c'est-à-dire séparé du monde. Il n'a pas décidé de créer le monde et ne prête aucune attention aux hommes. Devant la description de ce Dieu radicalement différent du Dieu judéo-chrétien, on comprend pourquoi l'accusation d'athéisme a toujours pesé sur Spinoza comme une malédiction.

Le corps d'un homme est un *mode* de la matière, et son esprit un *mode* de la pensée, qui sont deux attributs (dimensions) de cette substance unique du monde à laquelle l'homme appartient totalement. La séparation radicale de l'âme et du corps n'existe plus chez Spinoza. Ils sont une seule et même chose, tantôt conçue sous l'attribut de la pensée, tantôt sous celui de la matière. L'un ne peut pas agir sur l'autre. Simplement, tout ce qui se produit le fait simultanément (parallèlement) dans ces deux dimensions de l'être.

De même que Dieu crée le monde selon les lois de la nécessité, l'homme agit selon les lois qui s'imposent à lui. « Il n'est pas un empire dans un empire », c'est-à-dire qu'il ne bénéficie pas d'une position privilégiée dans la nature. L'idée de libre arbitre n'est donc qu'ignorance de ce qui détermine nos actions. Même si nous ne les comprenons pas, les mouvements de notre âme s'expliquent aussi bien que ceux de notre corps.

Spinoza a donc compris que chacun est mû par des mécanismes psychologiques qui lui sont obscurs. Il agit selon sa puissance (ses désirs) en s'efforçant de persévérer dans son être. Il estime bon ce qu'il désire, et non le contraire.

Le bien et le mal n'existent donc pas. Ils sont des abstractions construites par la raison. Car chaque esprit a tendance à déduire des concepts universels de son expérience particulière, comme l'idée du mal qui peut naître du simple vécu de ce qui est perçu comme mauvais. Dire de Dieu qu'il est bon, ou qu'il possède un contraire absolu (le diable), n'a pas de sens, puisque Dieu est tout l'être. Chacun de nous est inconscient de ses propres raisons d'agir, mais les projette sur autrui, ainsi que sur la nature (d'où l'idée fausse d'un Dieu anthropomorphe). En réalité, rien n'a été fait pour l'homme, pas même une morale qui lui dicte quoi faire en vue de son bonheur.

Ce qui n'empêche pas le philosophe de vouloir le bien de l'humanité. Il est notamment l'un des premiers penseurs à prôner la démocratie, car ce régime est, dit-il, celui qui convient le mieux à la raison humaine et lui garantit la plus grande liberté. Par ailleurs, cet homme qui connaissait extrêmement bien les Écritures était partisan d'une séparation stricte entre le politique et le religieux, ce qui en fait, avec Hobbes, l'un des précurseurs de la laïcité.

SPINOZA EXCOMMUNIÉ !

Les idées qu'il professe (sans les avoir encore écrites), son attitude de provocation et de refus par rapport à la religion conduisent Spinoza à se faire rejeter par sa propre communauté, la communauté juive d'Amsterdam, qui prononce contre lui un jugement d'excommunication. Plus personne dans son entourage n'a le droit de l'approcher, de lui parler ni de lire ses écrits. Il est même près d'être assassiné.

La sentence qui le touche retentit hors de la communauté, et le philosophe se retrouve exclu par tous, rejeté, honni, considéré comme un athée et comme un criminel. L'entreprise familiale est ruinée : Spinoza sera contraint de gagner sa vie comme tailleur de lentilles optiques, un métier auquel il restera attaché toute sa vie.

Leibniz : « Le meilleur des mondes possibles. »

Génie universel et éclectique, Leibniz avait la vision d'un monde infini et harmonieux conçu de façon optimum comme le meilleur des mondes possibles. Bibliothécaire, mathématicien, juriste et philosophe : l'Allemand Leibniz est un des esprits

les plus brillants de l'histoire. Son éclectisme forcené le poussera à chercher à réconcilier les différentes philosophies qui, loin de s'exclure les unes les autres, explorent des versants différents du monde et participent toutes à l'édification de la vérité. Le monde tel qu'il le voit est un infini mathématique que la pensée et la perception peuvent saisir grâce à une reconstruction inconsciente qui s'apparente à un calcul. L'infini est partout : c'est Dieu, c'est l'univers qui nous environne, mais il est aussi contenu dans chaque parcelle de matière et dans chaque idée.

Contrairement à Spinoza pour qui le monde est fait d'une substance unique, à Descartes chez qui la matière et l'esprit forment les deux seules substances, le monde est chez Leibniz constitué d'une infinité de substances. Chacune possède une unité fondamentale, la monade, qui lui permet de rester elle-même malgré la succession de ses états. La monade est à chaque chose ce que le moi est à l'homme, et constitue en quelque sorte son âme.

Dans l'univers infini règne une harmonie universelle. Il est comme une symphonie dont Dieu serait le chef d'orchestre. Pour Leibniz, il en découle que notre monde est le meilleur des mondes possibles, c'est-à-dire que, pour chaque événement, c'est l'hypothèse la plus harmonieuse qui est retenue. Cette vision pose immédiatement la question du mal : Leibniz le relativise, mais ne le

nie pas. L'existence du mal ne doit notamment pas soulever de soupçons à l'égard de Dieu. En effet, le mal est quelque chose de relatif : sa perception diffère selon les points de vue. Il est plus visible que le bien ; on a tendance à ne voir que lui. Enfin, il peut être la condition d'un bien ultérieur (par exemple, on peut avoir très mal lorsqu'on se fait soigner une blessure). Leibniz ne voit donc pas la vie en rose : il considère seulement notre monde comme le fruit d'un gigantesque calcul, un optimum de tous les possibles.

UN ESPRIT UNIVERSEL

À sa mort, Leibniz aurait laissé plus de 100 000 pages manuscrites. Un héritage pas encore entièrement décrypté et exploité. Incroyable, quand on pense combien ses travaux ont été décisifs, notamment en mathématiques où il a mis sur pied le calcul intégral et différentiel, désormais indispensable aux scientifiques dans tous les domaines.

Mais ses découvertes ne s'arrêtent pas là : il fut un précurseur en matière de géologie, et ses travaux en vue de l'édification d'un langage universel des idées est considéré comme une avant-garde du... langage informatique !

Blaise Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. »

Génie scientifique et homme pieux, Blaise Pascal a laissé un désordre de pensées où s'expriment l'angoisse de l'infini et l'espoir du salut divin.

Le Français Blaise Pascal était un surdoué. À 12 ans, il redécouvrait tout seul la géométrie euclidienne. À 18 ans, en 1642, il inventait la toute première machine à calculer, la Pascaline, au moyen de laquelle on pouvait faire des additions et des soustractions.

Après quelques années de vie mondaine, Pascal a soudain une révélation mystique : il adopte le mode de vie austère et ascétique des jansénistes et se consacrera désormais à la religion et aux méditations métaphysiques. De constitution fragile, il meurt à l'âge de 39 ans, laissant des fragments de textes rassemblés plus tard sous le titre de *Pensées*.

De ses écrits se dégage surtout une frayeur désabusée face à la vanité d'un monde rempli de vide et suspendu entre deux infinis : l'infiniment grand et l'infiniment petit. En dehors de Dieu, la vie humaine et les hasards de l'histoire ne sont rien. La raison comme l'imagination échouent à comprendre le monde, et tout ce qui détourne l'homme de Dieu (ce que Pascal appelle le *divertissement*) est vain. L'homme sans Dieu est misé-

nable, mais l'homme avec Dieu est grand, et la conscience même de sa petitesse constitue alors sa grandeur.

Trois instances coexistent dans l'homme : la chair (plaisirs sensibles et vie en société), l'esprit (activités intellectuelles) et le cœur. Capital aux yeux de Pascal, le cœur est le lieu des sentiments, mais aussi celui de Dieu, auquel le raisonnement ne peut accéder : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point », écrit-il, contredisant Descartes le rationnel.

Ces trois ordres sont tragiquement séparés par des abîmes insurmontables, et il est absurde d'espérer faire prévaloir l'un d'entre eux sur les deux autres.

LE PARI DE PASCAL

Habitué au jeu par ses fréquentations mondaines, Pascal propose un pari portant sur l'existence de Dieu. À ne pas croire en Dieu, on gagne la jouissance des plaisirs terrestres, mais on perd la vie éternelle. À croire en Dieu, c'est le contraire. Selon Pascal, la disproportion entre les deux gains possibles est telle qu'il ne faut pas hésiter et parier sur l'existence de Dieu. S'agit-il là, comme le sous-entendait Jacques Prévert, d'un pari stupide ?

Locke : l'acquis contre l'inné et le pacte social libéral

John Locke est un des premiers représentants des Lumières anglaises, l'Enlightenment. Sa philosophie empirique le conduit à jeter les bases du contrat social et du libéralisme politique.



John Locke est farouchement opposé à l'idée que certaines notions peuvent être présentes dès la naissance, donc déposées par Dieu dans notre esprit. Pour lui, les idées innées n'existent pas, toutes sont acquises avec l'expérience, y compris les idées morales. À

la naissance, l'esprit humain est une « ardoise vierge » sur laquelle rien n'est écrit. La théorie de la connaissance de Locke décrit précisément les différents types d'idées, comment on en fait l'apprentissage, et quels types de connaissances elles construisent : intuitive, démonstrative, ou sensitive.

De cette philosophie empirique découle la philosophie politique de Locke. À l'état de nature règnent la liberté et l'égalité. Cependant, la nécessité de protéger la propriété privée donne naissance à la première société politique. À travers le pacte social qui les lie, les hommes renoncent à la justice personnelle pour en transférer l'exercice à la collectivité.

L'État ainsi conçu est là pour protéger le bien commun ; il n'est pas totalitaire, et ses sujets ne lui abdiquent pas entièrement leur liberté : c'est ce qu'on appelle le *libéralisme*. L'État est là pour garantir, dans une relation de confiance réciproque, les droits fondamentaux des citoyens. Dans la philosophie individualiste de Locke, la propriété privée fait partie de ces droits fondamentaux. Elle est le juste fruit du travail des hommes.

En revanche, il est un droit naturel que l'individu doit abdiquer lorsqu'il vit en société : celui de se faire justice lui-même.

LOCKE DÉFENSEUR DE LA TOLÉRANCE

Dans sa *Lettre sur la tolérance*, Locke défend l'idée que la coexistence de plusieurs religions n'est pas une menace pour l'État, contredisant ainsi Hobbes. Il vaut donc mieux les tolérer et ne pas tenter de les réprimer et brider ainsi la liberté de conscience des sujets. Cependant, les athées, nuisibles à la société, ne peuvent être tolérés. De même que les catholiques, qui obéissent à un autre prince : le pape...

Synthèse : principales œuvres des philosophes du XVII^e siècle

Francis Bacon (1561 - 1626) :

Essais de morale et de politique, Le Nouvel Organon.

Thomas Hobbes (1588 - 1679) :

De la liberté et de la nécessité, Léviathan.

René Descartes (1596 - 1650) :

Le Discours de la méthode, Méditations métaphysiques.

Blaise Pascal (1623 - 1662) :

Les Pensées.

Baruch Spinoza (1632 - 1677) :

*L'Éthique, Traité de la réforme de
l'entendement, Pensées métaphy-
siques.*

John Locke (1632 - 1704) :

*Deux Traités sur le gouvernement
civil, Lettre sur la tolérance.*

Gottfried Wilhelm von Leibniz (1646 - 1716) :

*Discours de la métaphysique, Les Nouveaux Essais
sur l'entendement humain, Les Essais de théodicée,
Monadologie.*





La philosophie du siècle des Lumières

Le XVIII^e siècle a pris le nom du mouvement intellectuel qui l'a mis en ébullition. Au siècle des Lumières, la pensée et la société se transforment, donnant le primat à la raison éclairée et plaçant leur confiance dans la connaissance et le progrès. Des sciences se créent tandis que d'autres tombent en désuétude. La liberté est le maître mot de ce siècle de changements et de révolutions : car l'esprit des Lumières préfigure l'esprit révolutionnaire, et le siècle s'achève avec la Déclaration d'indépendance des États-Unis et la Révolution française.

La pensée des Lumières illumine l'Europe

Au XVIII^e siècle, les Lumières traversent l'Europe, apportant avec elles une soif de connaissance et de liberté. Désormais, la philosophie passe à l'action et décide d'intervenir dans le devenir de la société. Le libéralisme et l'esprit révolutionnaire naîtront de cette volonté.

Les Lumières, c'est l'illumination céleste du Moyen Âge que l'homme s'est réappropriée : désormais, c'est la raison qui éclaire l'être humain. Le mouvement des Lumières donnera son nom au XVIII^e siècle.

Ce phénomène ne concerne pas que les philosophes : au contraire, le temps est venu pour eux de se pencher sur les questions sociales et de décider de participer activement à la transformation de la société. Enfin, les philosophes passent à l'action, et toute la société commence à évoluer.

Le renouveau intellectuel et culturel des Lumières traverse toute l'Europe, apportant avec lui un vent de liberté et la volonté de la diffusion du savoir. Il s'appellera *Enlightenment* en Angleterre, *Aufklärung* en Allemagne, *Ilustración* en Espagne ou *Illuminismo* en Italie.

Le siècle des Lumières abandonne les grands systèmes totaux de connaissances, dépassés par

les théories du progrès, et se défie de la métaphysique, considérée comme une illusion. La nature, en revanche, fait son grand retour en philosophie : elle devient la nouvelle mesure de toute chose et suscite même une mythologie, celle de l'âge d'or dans lequel les « sauvages » (l'Europe est en pleine expansion coloniale) vivaient à l'état de nature.

Sans être totalement abandonnée, la religion est repoussée comme une superstition. De nombreux penseurs se réclament d'une religion rationnelle, débarrassée des vieux rituels : le déisme. Avec Voltaire, ils s'en prennent à l'intolérance, au fanatisme, au refus du progrès. L'idée de liberté faisant son chemin, les pensées politique et économique progressent.

En France, Montesquieu étudie les différents régimes politiques et théorise la séparation des pouvoirs qui est appliquée en Angleterre : le législatif fait les lois, l'exécutif les applique, le judiciaire les protège. Chez Montesquieu émerge donc l'idée résolument moderne que le pouvoir doit contrôler le pouvoir.



En Angleterre, Adam Smith fonde la science économique : libre-échange, division du travail et accumulation de richesse. Avec la notion de

main invisible du marché, il crée le mythe de l'autorégulation du marché qui fera les beaux jours du libéralisme économique (au sens contemporain du terme).

La notion de droits de l'homme et l'esprit révolutionnaire progressent : le siècle des Lumières s'achèvera avec l'indépendance des États-Unis et la Révolution française.

L'ENCYCLOPÉDIE DE DIDEROT ET D'ALEMBERT, SYMBOLE DE L'ESPRIT DES LUMIÈRES



Plus de 200 collaborateurs, la tentative de rassembler tous les savoirs humains que les deux derniers siècles avaient démultipliés : voici la folle ambition des fondateurs de l'Encyclopédie, Diderot et d'Alembert. Le temps n'est plus aux systèmes philosophiques abstraits : place au tout



structuré de la connaissance universelle. Selon une construction inspirée de Bacon (mémoire, raison, imagination), les milliers d'articles tentent de faire l'inventaire des savoirs humains.

Les renvois d'un article à l'autre font de la connaissance un réseau serré et structuré. Rien n'échappe à l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (pour en citer le titre complet). Ni les explorations et découvertes récentes, ni la diversité de la nature, dont les plantes et espèces animales ont été répertoriées.

Néanmoins, de nombreux articles ont une teneur politique : les auteurs les plus prestigieux de l'époque (Voltaire, Montesquieu, Rousseau, etc.) participent à l'ouvrage et s'y affrontent, n'hésitant pas, dans cet inventaire des savoirs, à défendre leurs idées sur un ton polémique.

Jean-Jacques Rousseau : « L'homme est né libre et partout il est dans les fers. »

Citoyen de Genève, Jean-Jacques Rousseau a beaucoup fait pour les lettres et la pensée françaises. Notre démocratie également doit beaucoup à sa philosophie politique.

Jean-Jacques Rousseau a passé sa vie à se disputer avec ses contemporains et à s'en sentir la victime. Ses amis encyclopédistes ne le resteront pas longtemps, et sa rivalité irréconciliable avec Voltaire a marqué son époque. Rousseau n'en demeure pas moins un philosophe et un écrivain majeur, doté d'une plume extraordinaire.

Les écrits de Rousseau ont porté sur les sciences et les arts, l'amour et le mariage, l'éducation, les langues, ainsi que sur lui-même (l'entreprise autobiographique des *Confessions* est à bien des égards fondatrice en littérature). Mais son héritage principal concerne la philosophie politique. Après Hobbes et Montesquieu, Rousseau se penche sur l'état de nature dans lequel nos ancêtres auraient vécu.

Bien qu'il s'agisse plus d'une fiction théorique que d'un véritable tableau hypothétique du passé, Rousseau présente l'état de nature comme un âge d'or de l'humanité, où l'homme était absolument libre et sans souci, sans relation

avec ses semblables et, surtout, sans méchanceté. Pour lui, et en contradiction avec Hobbes, l'homme n'est pas « un loup pour l'homme ». Au contraire, il est naturellement bon et heureux : c'est la société qui le corrompt.

Rousseau ne se nourrit cependant pas d'illusions : il n'est ni possible ni souhaitable de revenir à l'état de nature. Ce qui vient bouleverser le tranquille bonheur de la vie primitive, c'est la propriété. Dès que l'idée de propriété privée apparaît, une société se constitue, dont la première fonction est de la protéger. Rousseau choisit donc de compléter la philosophie politique de Montesquieu en proposant un modèle de société civile. La société, dit-il, repose sur un pacte social que chacun respecte sans qu'il ait été formellement énoncé.

L'essentiel étant, pour que l'organisation sociale soit bonne, que chacun y soit gagnant et que l'égalité y règne. Grâce au contrat social, ce qu'on abdique de sa liberté naturelle, on doit le gagner en liberté civile. L'adhésion au pacte est un engagement de chacun vis-à-vis de tous. Il est inadmissible que certains vivent dans le luxe et l'ostentation tandis que la majorité subit la misère et les privations.

Le libéralisme envisagé par Rousseau consiste en un transfert de la souveraineté du prince au peuple. Dans ce système, la volonté générale du

peuple transcende la somme des volontés particulières. Elle s'exprime à travers une majorité, obtenue par le vote ou à travers des commissaires désignés pour préparer les lois. La vraie démocratie, si souhaitable soit-elle, n'est pourtant pas applicable à un grand État : elle ne peut qu'être dénaturée par l'élection de représentants qui défendront nécessairement leur intérêt privé avant l'intérêt général.

L'idéal de Rousseau, c'est une démocratie participative semblable aux modèles démocratiques antiques.

ROUSSEAU ABANDONNE SES ENFANTS !

Jean-Jacques Rousseau aura en tout cinq enfants avec Thérèse Levasseur. Bien que le philosophe soit l'auteur de plusieurs ouvrages portant sur la question de l'éducation, il n'éduquera lui-même aucun de ses enfants, car tous seront confiés aux Enfants-trouvés, l'équivalent de notre assistance publique. Ce quintuple abandon d'enfants figurera parmi les nombreux reproches que son époque (de même que la nôtre !) fera à Jean-Jacques Rousseau.

Kant et la philosophie critique (1) : ***Critique de la raison pure***

Les trois Critiques de l'Allemand Emmanuel Kant sont un système monumental et complexe de concepts désormais indispensables, qui rayent notamment la métaphysique de la liste des sciences. Elles font de Kant l'un des pères de la philosophie moderne. Dans Critique de la raison pure, Kant se penche sur la question de la connaissance.

La philosophie kantienne consiste essentiellement en trois livres : les trois *Critiques*.

Le premier de ces ouvrages, publié en 1781 (le philosophe a déjà 57 ans !), la *Critique de la raison pure* contient une théorie de la connaissance. Kant se pose la question suivante : quelles sont les conditions pour qu'il puisse y avoir connaissance ? Certes, l'expérience est primordiale, mais il existe des conditions préalables qui ne relèvent pas nécessairement de l'expérience : par exemple, pour connaître, il faut avoir un cerveau. Kant désigne par le terme *transcendantal* tout ce qui est condition de possibilité.

C'est sous cet angle que Kant analyse la sensibilité (esthétique transcendantale), puis l'intelligence (logique transcendantale). La sensibilité est conditionnée a priori par l'espace et le temps, qui constituent la structure même dans

laquelle nous projetons ce que nous percevons du monde. Quant au raisonnement, sa structure de base est plus complexe. Kant distingue 12 catégories générales qui structurent notre faculté de connaître et qui relèvent de 4 points de vue : unité, pluralité, totalité (point de vue : quantité), réalité, limitation, négation (qualité), substance et accident, cause et effet, réciprocité (relation), possibilité et impossibilité, existence et non-existence, nécessité et contingence (modalité).

Cette table des catégories de l'entendement est la transposition de la table des jugements, eux aussi au nombre de 12 selon 4 points de vue : universel, particulier, singulier (quantité), affirmatif, négatif, infini (qualité), catégorique, hypothétique, disjonctif (qui sépare en plusieurs éléments) (relation), problématique, assertorique (qui énonce une vérité de fait), apodictique (qui énonce une vérité de droit) (modalité).

Peut-on connaître quelque chose qui se trouve au-delà de l'expérience, comme Dieu, l'âme ou l'univers ? Non, répond le philosophe, qui consacre une partie de son analyse à la critique des illusions de la raison. Les tentatives de preuve de l'existence de Dieu sont toutes fallacieuses : en réalité, Dieu n'est pas démontrable. Son existence n'est pas une vérité, mais une croyance. La métaphysique ne peut donc pas prétendre être une science.

KANT SE PREND POUR COPERNIC !



Ce n'est pas seulement parce qu'il a contribué à créer des hypothèses sur la formation du système solaire, aujourd'hui confirmées par l'astronomie contemporaine, que Kant croit bon de se comparer à Nicolas Copernic.

En effet, le philosophe se félicite d'avoir, comme l'illustre chanoine polonais, déplacé le centre du monde pour permettre à la connaissance d'avancer. Jusqu'à ses travaux, explique-t-il, la philosophie avait toujours placé les objets eux-mêmes au centre de la connaissance.

Son apport consiste à axer l'étude philosophique sur le sujet lui-même et ses facultés, balayant, comme Copernic, les illusions toujours plus élaborées qui tenaient l'homme à l'écart du véritable savoir.

Kant et la philosophie critique (2) : *Critique de la raison pratique*

La Critique de la raison pratique est le second volet de la philosophie kantienne. Cette fois, c'est l'action et la morale qui sont passées au crible de l'analyse critique. Avec à la clé des concepts qui peuvent sembler paradoxaux.



Dans la *Critique de la raison pratique*, Emmanuel Kant se livre à l'étude de l'action et de la morale.

Pour le philosophe, il n'existe qu'une seule chose d'absolument bonne : la bonne volonté, c'est-à-dire le fait de vouloir le bien. Et la bonne volonté ne vient pas de l'extérieur, elle nous

est intrinsèque. Tout homme est doué d'une conscience, laquelle renferme un principe évident et universel de morale, que Kant appelle *l'impératif catégorique*.

Cet impératif, c'est la conscience d'une règle toujours valable, et sans condition. Une règle qui n'est pas un raisonnement, ni une démonstration, une règle qui s'impose d'elle-même. L'impératif catégorique dit à peu près ceci : agis toujours avec autrui de la façon dont tu voudrais qu'autrui agisse à ton égard ; ce qui est bon pour toi est bon pour tout le monde, de même que le contraire. Nous devons avoir pour l'autre du

respect, c'est-à-dire reconnaître en lui la dignité de l'être raisonnable qu'est l'homme.

Contrairement à ce que d'autres philosophies ont pu prétendre, la vie vertueuse n'apporte pas le bonheur. La morale ne rend pas heureux, mais elle rend digne d'être heureux. Kant n'est pas contre le bonheur, mais il dit simplement que nous devons d'abord faire notre devoir avant de rechercher le bonheur individuel. Pour qu'une action soit morale, explique-t-il encore, elle doit être accomplie par devoir, et non par simple crainte de la loi.

Cependant, la loi n'est pas un obstacle à notre liberté, car sans elle nous ne pourrions rien faire. La liberté, ce n'est donc pas faire tout ce qui nous plaît, mais c'est précisément se conformer à la loi. La rigueur de Kant en matière de morale ne va pas sans poser de problèmes : qu'en est-il, par exemple, du pieux mensonge qu'on fait pour empêcher un crime ? Qu'en est-il des criminels nazis, qui croyaient faire leur devoir en appliquant les lois raciales ? En réalité, pour Kant, la morale est en nous et doit nous dicter notre action en toutes circonstances. La loi, elle, nous est extérieure. La rigueur de Kant lui interdisait de considérer qu'un manquement à la loi puisse être érigé en exemple universel. Mais l'époque où il vivait ignorait les monstruosité légales que des régimes ultérieurs allaient mettre en place.

KANT, CE GRAND MANIAQUE RÉGLÉ COMME UNE HORLOGE

Célibataire, très sédentaire, Kant ne quitta presque jamais sa ville natale de Königsberg. Sa journée était réglée comme du papier à musique, avec une austérité et une régularité quasi pathologiques. Réveillé chaque matin à 4 h 55, il prenait son petit-déjeuner à 5h pile. Il déjeunait à 12 h 45 précises. Sa promenade quotidienne, rituel immuable, ne fut, à ce qu'on dit, perturbée que par deux événements : la lecture de l'*Émile* de Rousseau, et l'annonce de la Révolution française.

Kant et la philosophie critique (3) : ***Critique de la faculté de juger***

La Critique de la faculté de juger est le troisième chef-d'œuvre d'Emmanuel Kant. Il y traite du goût, du beau et même du sublime, auquel les Anciens n'avaient prêté aucune attention.

Dans la *Critique de la faculté de juger*, c'est le jugement de goût qui est étudié. Ce troisième

volet des *Critiques* se fixe pour but de réconcilier la vérité et la morale que ses deux précédents ouvrages avaient si radicalement séparées et décortiquées du point de vue de la raison pure et de la raison pratique.

Pour Kant, l'œuvre d'art est ce qui associe le théorique et le pratique, et c'est donc à travers elle et le jugement qu'il porte sur elle que l'homme réunit ses sensations et sa raison.

Kant se livre à l'étude minutieuse de la notion du beau. Il en donne plusieurs définitions : le beau est l'objet d'une satisfaction désintéressée (ce qui le différencie de l'agréable, qui n'est pas désintéressé) ; il est ce qui plaît universellement sans concept (ce qui peut potentiellement plaire à tous sans démonstration) ; il est ce qui ne tend vers rien d'autre que vers lui-même (un peu à la manière dont une action faite par devoir n'a pas d'autre but que l'accomplissement du devoir) ; enfin, le beau est ce qui nous semble nécessaire, comme une vérité, mais sans concept, c'est-à-dire que, bien qu'il soit étranger à tout concept, le beau nous semble aussi évident et logique qu'une vérité (en cela, le sentiment du beau ressemble au sentiment amoureux).

Le sublime, quant à lui, est au-delà du beau, on peut même dire qu'il est au beau ce que l'infini est au fini. Il est ce qui dépasse et écrase notre sensibilité et notre intelligence : c'est une

contrariété, mais qui est exaltante. Ces propos sur le sublime placent Kant au seuil de l'époque romantique, où le sublime, notamment à travers les paysages, tiendra une place prépondérante.

KANT : 80 ANS ET TOUTES SES DENTS !

Lorsqu'Emmanuel Kant est décédé en 1804, à Königsberg où il était né, il était sur le point de souffler ses 80 bougies. Et il semble bien que le vieux philosophe n'ait pas été peu fier d'avoir atteint un si grand âge (pour l'époque). Il attribuait son exceptionnelle longévité à son hygiène de vie irréprochable et millimétrée.

Loin d'être l'ours pensif et austère qu'on peut imaginer, Kant était un dandy, toujours très soigneusement vêtu, aimant la bonne chère et la bonne compagnie.

D'ailleurs, il n'aimait pas manger seul, car cela provoquait selon lui une mauvaise digestion, ce qui ne favorisait pas... la longévité !

Synthèse : œuvres principales des grands penseurs du XVIII^e siècle

Montesquieu (1689 - 1755) : *Lettres persanes*,
De l'esprit des lois.

Voltaire (1694 - 1778) : *Lettres philosophiques*, *Le Fanatisme ou Mahomet*, *Traité sur la tolérance*, *Le Dictionnaire philosophique portatif*... Outre des milliers de lettres et de nombreux écrits sur des thèmes variés, Voltaire a laissé une série de contes philosophiques : *Zadig*, *Micromégas*, *Candide ou de l'optimisme*...

Jean-Jacques Rousseau (1712 - 1778) : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *Du contrat social*, *Émile ou de l'éducation*, *Les Confessions*, *Les Rêveries du promeneur solitaire*.

Denis Diderot (1713 - 1784) : *Le Neveu de Rameau*, *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, *Paradoxe sur le comédien*.

Sous la direction de **Diderot** et **d'Alembert** (1717 - 1783) : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.

Adam Smith (1723 - 1790) : *Théorie des sentiments moraux*, *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*.

Emmanuel Kant (1724 - 1804) : *Critique de la raison pure*, *Critique de la raison pratique*, *Critique de la faculté de juger*, *Fondements de la métaphysique des mœurs*.



Le XIX^e siècle : de Hegel à Nietzsche en passant par Marx

Le XIX^e siècle a vu naître certaines des pensées les plus importantes de l'histoire. Importantes au plan philosophique, d'abord, avec la puissance du système de Hegel qui influence toute sa postérité, le positivisme de Comte ou les bases de l'existentialisme jetées par Kierkegaard et Schopenhauer. Mais aussi au plan historique, avec l'avènement du marxisme, doctrine qui eut l'impact réel le plus important, et la rupture de la philosophie nietzschéenne, qu'un triste détournement a tenté de faire justifier la barbarie nazie.

Hegel et l'esprit absolu

L'œuvre de Georg Hegel est immense : elle constitue un système complet, une totalité philosophique et une philosophie de la totalité, qui donnera du grain à moudre à des générations de penseurs.



On a vu avec Kant que la seule véritable fonction de la raison était la morale, en dehors de quoi elle avait tendance à se préoccuper de métaphysique, donc d'illusion.

Chez Hegel, c'est la raison qui reprend le pas sur l'entendement (l'intelligence). Celui-ci ne traite que de pensées particulières, isolées ; mais la raison, elle, est la faculté qui permet une pensée totale. Car le *tout* est la seule chose vraiment réelle. Ce *tout*, c'est l'esprit, c'est-à-dire la philosophie. Dans l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*, Hegel effectue une description complète et structurée de son système philosophique. Il aborde successivement trois sciences : la logique, la science de la nature et la philosophie. En d'autres termes : l'idée, la nature et l'esprit.

L'idée est la réalité même (l'en-soi). Elle peut être l'objet de la logique, mais également dési-

gner la totalité, c'est-à-dire Dieu. La nature, elle, est l'idée lorsqu'elle est extériorisée, lorsqu'elle devient manifeste (le pour-soi). Quant à l'esprit, il est l'idée lorsqu'elle devient consciente d'elle-même, lorsqu'elle revient sur elle-même après s'être matérialisée dans la nature (l'en-soi-et-pour-soi). C'est ce mouvement de retour en soi qui fait que la conscience, le sens et la vérité existent.

La dialectique hégélienne apporte une vision nouvelle du système de la pensée. Chez Kant, une thèse et une seule pouvait être vraie. Mais, pour Hegel, la contradiction, la négation, sous des formes variées (contraste, différence, altérité, etc.) n'est pas une invalidation : elle est la pensée même. La fameuse structure thèse-anti-thèse-synthèse s'impose, car elle imite le mouvement de la pensée elle-même et constitue la dialectique qui permet de surmonter toutes les contradictions. Mieux, la triade négation/conservation/dépassement est la forme même du réel, à l'image du cycle de la vie, de la reproduction et de la mort.

La découverte de la vérité passe donc par l'exploration de l'erreur. La vérité n'est pas la destination, mais le chemin lui-même. La raison doit embrasser toutes les oppositions, ce qui conduit à dire qu'une chose est aussi ce qu'elle n'est pas,

et n'est pas ce qu'elle est. Le monde n'existe que parce qu'aucune chose ne saurait être identique à elle-même. L'être, par exemple : il est, c'est tout ce qu'on peut en dire. En dehors de cela, il n'y a rien pour le définir, il n'est rien. C'est pourquoi l'être, c'est le néant.

Loin de se cantonner à l'abstraction, la philosophie de Hegel est une pensée du réel absolu. Pour lui, il n'existe pas de vérité cachée. Toute chose qui existe doit s'extérioriser. C'est pourquoi il conteste la morale intérieure et prééminente de Kant (l'impératif catégorique) : la morale n'existe que lorsqu'elle se concrétise dans la loi. L'esprit s'affirme contre la nature, et c'est parce qu'elle est antinaturelle que la loi constitue notre liberté.

Le réel, en tant que totalité, est rationnel. Il y a par exemple un sens de l'Histoire universelle, bien que sa trajectoire imprévisible dépasse largement les hommes qui la font. Hegel fait le constat que même les chapitres les plus sombres des annales de l'humanité, incompréhensibles à ceux qui en sont les acteurs, finissent par trouver leur sens.

À travers l'Histoire et ses ruses, c'est, selon le philosophe, l'esprit qui fait son chemin. En fin de compte, il croit pouvoir deviner le sens fondamental de l'Histoire : c'est d'aller vers la liberté universelle, car la liberté est la vie de l'esprit.

HEGEL ET LA MORT DE L'ART

Pour Hegel, l'art est la manifestation à nos sens de l'esprit absolu. Le philosophe prédit que, puisque la religion n'est plus au centre de notre culture, l'art est sorti des églises et est désormais promis à se dissoudre. Dans un monde où il n'est plus essentiel, il sera peu à peu gagné par le formalisme et le subjectivisme : n'est-ce pas là une prédiction assez bien vue, au regard de ce qu'est devenu l'art à notre époque ?

Auguste Comte : le positivisme entre science et religion

Le positivisme fondé par Auguste Comte est une étape importante de l'aventure philosophique. Sa synthèse de la science donne le primat à l'ordre et au progrès.

C'est à Auguste Comte que l'on doit la classification des sciences toujours valable aujourd'hui, et qui remplace le partage traditionnel entre sciences de la raison, sciences de la mémoire et sciences de l'imagination, fondée par Francis

Bacon et repris dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.

La classification de Comte va du plus simple au plus complexe : mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, et enfin sociologie (un terme forgé par Comte lui-même pour une « science de la société » dont il est le fondateur). La grande absente de cette classification est la psychologie. Quant à l'ethnologie, elle ne sera créée que plus tard, dans les années 1870. Auguste Comte classifie les sciences afin qu'elles cessent de se mélanger : il prône une spécialisation qui est, aujourd'hui, devenue la règle.

Le positivisme désigne la philosophie comme l'instance organisatrice d'un savoir scientifique très spécialisé. *Positif* est à prendre dans le sens de *réel* et *utile* par opposition à imaginaire et vain, mais aussi *organique*, *relatif* et *précis*.

Pour expliquer les phénomènes, l'intelligence humaine, aussi bien individuelle que collective, traverse trois stades : l'état théologique (fictif), l'état métaphysique (abstrait), puis l'état scientifique (positif). Les phénomènes sont tour à tour expliqués par des mythes (magie), des entités abstraites (l'être, la nature), puis par des lois scientifiques observées.

Comte rejoint donc Kant dans le rejet de la métaphysique : il faut se débarrasser des notions d'infini et d'universel qui font toujours retomber

dans la croyance. La recherche des causes doit être remplacée par une description scientifique des phénomènes. Toutefois, sa prudence vis-à-vis des frontières du connaissable l'amènera à bien trop limiter le champ du savoir possible au regard des avancées scientifiques réalisées depuis : Comte pensait par exemple pouvoir dire avec certitude qu'on ne pourrait jamais connaître la composition chimique des étoiles.

Une chose dont l'astrophysique actuelle est en réalité parfaitement capable.

LA RELIGION POSITIVISTE : LA SECTE D'AUGUSTE COMTE

À la fin de sa vie, Auguste Comte voulut détourner l'humanité d'un Dieu hypothétique pour la tourner vers elle-même et fonda une religion, dont il se déclara grand prêtre. Dans la « religion de l'humanité » de Comte, les êtres humains forment un vaste ensemble organique qu'il appelle le « Grand Être ». Sa femme, Clothilde, est élevée au rang de sainte protectrice de cette nouvelle religion, qui est à peu près aussi fantaisiste que la philosophie de Comte était rigoureuse. Grandeur et décadence...

Kierkegaard : angoisse de l'existence dans un monde inhospitalier

La pensée du Danois Søren Kierkegaard préfigure l'existentialisme du XX^e siècle. Par petites touches, ses écrits décrivent l'angoisse de vivre du sujet humain et élaborent une vision douloureuse de la condition des hommes.



Søren Kierkegaard ne se voulait pas philosophe, car il reprochait à ces derniers de ne pouvoir s'empêcher de bâtir des systèmes énormes et prétentieux. « Anti-philosophe », Kierkegaard préfère par exemple intituler *Miettes philosophiques* un de ses ouvrages.

Ses textes, qui ne prétendent à aucune structure, ne sont pas à proprement parler des traités, mais plutôt, en effet, le regroupement de « miettes » de pensée, cherchant à faire apparaître le concept à travers des anecdotes et des éléments singuliers.

Par ailleurs, il multiplie les pseudonymes, ce qui contribue à empêcher de voir dans sa philosophie un système.

Kierkegaard s'inscrit, après Pascal, dans la lignée des philosophes chrétiens. Malgré sa

pensée structurée sur des concepts chrétiens, il se montre violemment anticlérical, car il considère que les Églises ont trahi le message initial du christianisme.

Contre Hegel, penseur de l'absolu et du *tout*, il revient vers le particulier, le sujet, l'incarnation. Philosophe de l'angoisse de vivre, l'existence est pour lui essentiellement pathétique, travaillée par un sentiment permanent de culpabilité.

L'angoisse existentielle est le signe de notre liberté fondamentale. L'infinité des possibles implique le doute, l'errance, l'hésitation et est la cause des drames et de la douleur qui empoisonnent nos jours.

Pour Kierkegaard, nous passons dans nos vies par trois stades : le stade esthétique, le stade éthique, puis le stade religieux, qui nous font rechercher tour à tour l'instant, la durée, puis l'éternité.

La foi, qui survient au dernier stade, est la plus haute de toutes les passions ; elle est la vertu elle-même.

Au XX^e siècle la pensée existentialiste s'inspirera beaucoup de la vision du monde de Kierkegaard. Mais sa perception de la culpabilité préfigure également la psychanalyse freudienne.

UN PHILOSOPHE PAS GÂTÉ

La vie de Sören Kierkegaard fut marquée par le chagrin et la mélancolie. En l'espace d'une quinzaine d'années, il perd sa mère, trois sœurs et deux frères. Puis vient le tour de son père : il ne reste plus à Sören qu'un unique frère.

En amour, le tableau n'est pas plus positif : fiancé, il rompt brutalement, pour une raison mystérieuse, ses fiançailles en 1838. Il ne se mariera jamais et mourra à l'âge de 42 ans après un malaise survenu au cours d'une promenade.

Schopenhauer : nous vivons dans le pire des mondes possibles

Autre précurseur de l'existentialisme, l'Allemand Arthur Schopenhauer érige le pessimisme en système de pensée. Son concept de volonté préfigure la pensée nietzschéenne.

Contrairement à de nombreux philosophes, il n'a pas fallu à Arthur Schopenhauer toute une

vie pour élaborer son système de pensée. Très tôt, sa philosophie était construite, il ne restait plus qu'à l'explicitier.

Chez Schopenhauer, le rapport à l'existence consiste en un pessimisme radical, qu'il va jusqu'à ériger en système philosophique, car, pour lui, le pessimisme est la vérité même du monde.



Pour commencer, la vie n'a ni cause ni sens, et les tentatives de la raison de l'expliquer ne débouchent que sur des illusions, des représentations qui n'ont rien à voir avec les choses elles-mêmes.

La nature n'a ni projet ni objectif, elle n'est que volonté de se perpétuer elle-même, de se renouveler dans un cycle immuable. Cette réalité fondamentale des choses et des êtres, Schopenhauer la nomme volonté.

Tous les êtres, toutes les choses que nous observons, tous les détails du monde réel ne sont que des objectivations (manifestations) de la volonté.

Le pessimisme est la maigre suprématie du philosophe lucide, qui n'adhère pas aux palliatifs et aux consolations des systèmes de pensée optimistes et des religions.

L'absurdité de la vie, la souffrance qui lui est inhérente sont compensées chez la plupart

par l'aveuglement et l'ignorance, et un inaltérable vouloir-vivre. Seuls l'art et la morale nous permettent de nous arracher à l'absurdité du monde.

Une bonne dose d'ascétisme, de lucidité et de contemplation, voilà les seules consolations que propose ce philosophe à la vision noire, mais qui aura une influence considérable, de Nietzsche à Sartre en passant par Camus.

AVEC SCHOPENHAUER, APPRENEZ À AVOIR TOUJOURS RAISON !

Avoir raison et « gagner » un débat, ce n'est pas la même chose.

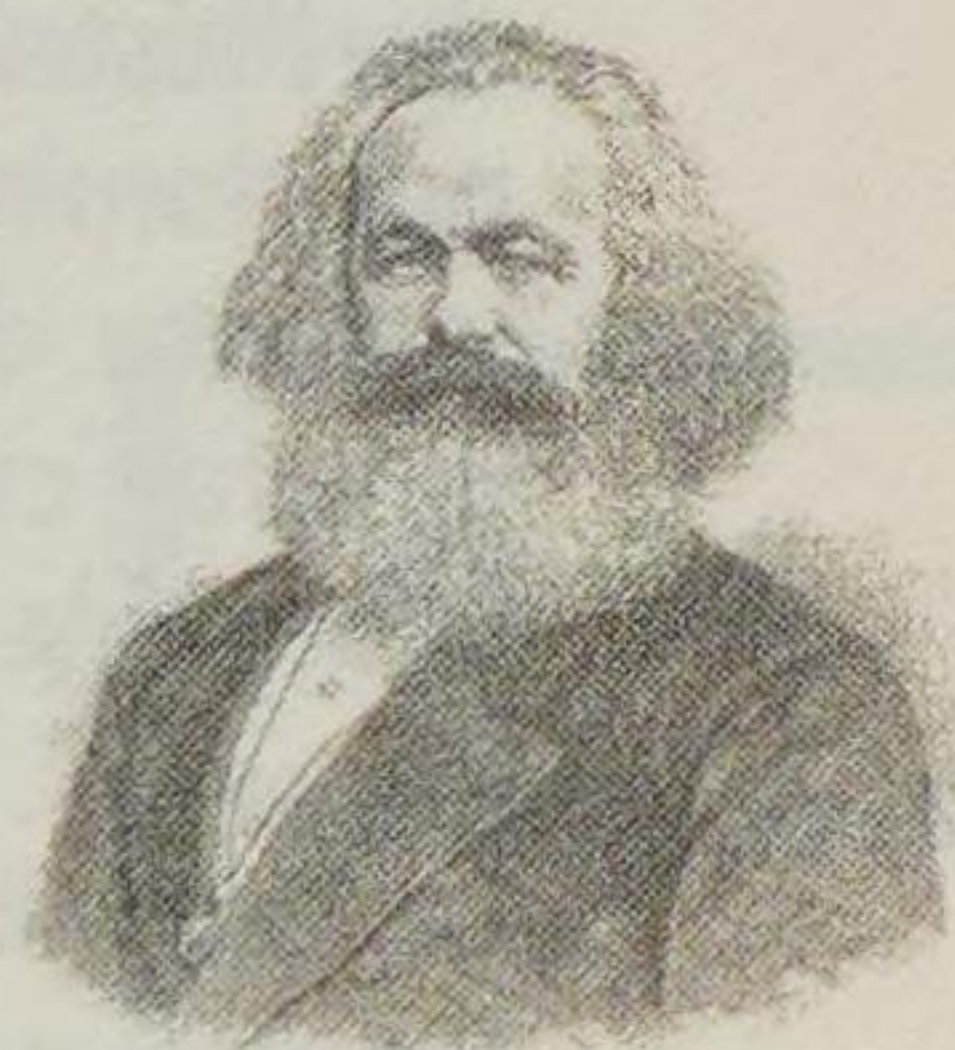
Dans sa *Dialectique éristique*, que nous autres mortels appelons *L'Art d'avoir toujours raison*, Schopenhauer expose 38 stratagèmes pour ne jamais perdre la face en public et confondre son adversaire avec la plus grande malhonnêteté.

Après avoir lu ce livre, vous ne regarderez plus jamais un débat politique de la même façon.

Karl Marx : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

Le matérialisme historique et la méthode dialectique font de Marx un philosophe à part entière. Aucun philosophe n'a jamais été autant célébré que Marx. Aucune pensée n'a eu d'influence aussi majeure sur l'histoire que la sienne.

L'Allemand Karl Marx n'était pas qu'un philosophe : c'était aussi un politicien et un homme d'action. Ou plutôt devrions-nous dire qu'il n'était pas qu'un politicien, mais aussi un philosophe, et pas des moindres. Un penseur à l'influence sans précédent sur l'histoire, qui a eu l'ambition de transformer le monde et a fait du communisme un véritable mouvement politique. Les dérives des régimes ayant cru ou voulu appliquer sa doctrine ne doivent pas faire oublier l'importance ni la pertinence de sa pensée.



Dans la vision matérialiste de Marx, le cœur du monde n'est pas l'esprit ni la substance, mais le travail, les besoins, la technique. Pour lui, l'humain n'existe qu'à travers l'ensemble de ses rapports sociaux, c'est-à-dire la société. L'histoire n'est pas déterminée par des idées, mais par le mode de production des moyens d'existence

des hommes. Néanmoins, l'idéologie (celle du capitalisme en particulier) permet de légitimer une réalité inacceptable, voire l'inverser ou la maquiller. La religion, notamment, est un instrument social créé pour soulager les classes inférieures et leur faire accepter leur condition en leur promettant un salut illusoire dans l'au-delà.

D'où la fameuse phrase : « La religion est l'opium du peuple. » Les idées suivent le sens de l'histoire, et non le contraire. L'idéologie qui domine une époque est toujours celle de la classe dominante, et, à l'inverse de ce qu'on pourrait croire, c'est l'existence des hommes qui détermine leur pensée.

Le capitalisme commence à la fin de l'époque féodale avec l'accumulation primitive du capital, qui fait apparaître une nouvelle classe sociale, celle des ouvriers. Les moyens de production, privatisés, appartiennent à une minorité, tandis que la majorité ne possède que sa force de travail. Le capital se retrouve au cœur d'un système où la production et l'échange de marchandises ne sont plus des moyens, mais deviennent des fins en soi.

De même, l'argent n'est plus un moyen d'échanger des marchandises : ce sont les marchandises qui sont des moyens de faire circuler l'argent et de spéculer. Peu à peu, tout devient capital, donc produit de spéculation.

Après l'esclavagisme et le féodalisme, le mode de production capitaliste est basé sur l'exploitation de l'homme par l'homme. L'ouvrier subit une triple aliénation : d'une part, il vend sa force de travail ; d'autre part le fruit de son travail ne lui appartient pas ; enfin, la relation capitaliste-ouvrier (via le salariat, forme moderne de l'esclavage) a supplanté la relation maître-esclave ou seigneur-serf.

En réalité, l'histoire des sociétés humaines n'est jamais que l'histoire de la lutte des classes.

Face au capitalisme mondial de la bourgeoisie, Marx désire fonder une solidarité internationale entre les prolétaires. « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » clame-t-il avec Engels dans le *Manifeste du parti communiste*. C'est ainsi qu'il fonde, en 1864, la I^{re} Internationale socialiste. Il souhaite que le communisme supplante le capitalisme, que la propriété privée, la lutte des classes et l'État disparaissent, et que l'Histoire atteigne ainsi son stade ultime. Marx n'a pas théorisé les dictatures totalitaires qui se sont emparées de sa pensée et l'ont dévoyée pour écrire une page sombre de l'histoire.

Néanmoins, on peut considérer que les germes de la tragédie révolutionnaire étaient présents dans sa conception de l'État et de la société.



MARX RÉFUGIÉ POLITIQUE

Expulsé d'Allemagne puis de France, c'est à Bruxelles que Karl Marx publie le *Manifeste du parti communiste*. Après un bref retour en Allemagne, il en est à nouveau expulsé pour y avoir fondé une revue révolutionnaire. Finalement, c'est de Londres qu'il publiera son grand œuvre, *Le Capital*, ouvrage majeur d'économie politique. Ayant vécu dans le dénuement, c'est aussi là-bas qu'il mourra.

Nietzsche et la volonté de puissance

La philosophie novatrice de Friedrich Nietzsche est aussi passionnante sur le plan littéraire que philosophique. L'intérêt de cette pensée ne permet toutefois pas d'oublier le grand malentendu dont elle a été victime : sa récupération par les idéologues du nazisme.

La philosophie de Nietzsche, par sa forme même, constitue une rupture avec la tradition rationaliste. Là où ses prédécesseurs composaient des traités, les publications de Nietzsche sont consti-

tuées d'enchaînements d'aphorismes (formules et exposés concis) et de paragraphes courts.

Bien et mal, salut de l'âme, substance du monde : Nietzsche réfute en bloc ces notions qui constituent les fondements de 20 siècles de civilisation. La croyance est vouée à disparaître, parce qu'elle est au-dessus des forces des hommes dans un monde désenchanté, tombé dans un état d'impuissance que Nietzsche appelle nihilisme : un monde où les croyances et les valeurs n'ont pas survécu, et où seule perdure la recherche d'un bonheur individuel et collectif. Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, le philosophe ira jusqu'à prétendre que Dieu est mort.



Pour Nietzsche, ce qui caractérise avant tout la vie, c'est la volonté de puissance. Cette notion, proche de la volonté de Schopenhauer, radicalise également la vision spinoziste de l'essence de l'homme : le désir, chez Spinoza, est la volonté de persévérer dans son être. Mais chez Nietzsche, la volonté de puissance est la tension vers un accroissement indéfini de la puissance, qui surpasse de beaucoup le prétendu instinct de conservation.

Cette volonté, on peut la déceler dans chacun de nos actes. Il ne s'agit pas de la simple recherche de pouvoir (une pulsion suicidaire, un

renoncement, une argumentation philosophique ou un ascétisme religieux participent encore de la volonté de puissance), mais d'une tension universelle et permanente vers l'accroissement et la consolidation de la vie et de la force sous toutes ses formes.

La volonté de puissance peut s'incarner de différentes façons, négatives et positives. S'il y a une volonté de puissance enthousiaste et créative qui produit notamment l'art, il existe également ce que Nietzsche appelle le *ressentiment*, volonté de puissance négative, destructrice, nocive, qui surgit face à ce qui la dépasse : l'emploi de la violence, par exemple, est généralement une marque de faiblesse qui traduit un profond ressentiment. Pour Nietzsche, le ressentiment est la morale des esclaves, qui rêveraient de détrôner les maîtres.

Face à l'homme démocratique qui végète dans une recherche de paix et de bonheur quasi semblable à la mort, Nietzsche rêve l'émergence d'un surhomme, qui n'est pas un super-héros, contrairement à ce que l'on pourrait croire, mais l'incarnation de la volonté de puissance délivrée de la négativité.

Le surhomme, soulagé des absurdités de la morale chrétienne et de la mesquinerie démocratique, serait capable d'exister et de s'affirmer, joyeux, créatif et laïc.

L'idéologie nazie s'est approprié la pensée de Nietzsche (qui honnissait l'antisémitisme) pour justifier son expansionnisme criminel. Elle a fait d'Hitler, monstre de ressentiment, la figure du surhomme, opérant pour s'autojustifier un terrible détournement.

Néanmoins, dans certains de ses textes, Nietzsche a préconisé l'extermination des malades mentaux, et s'en est pris avec virulence à la démocratie et à l'humanisme.

UN PHILOSOPHE DEVENU FOU

Toute sa vie, Friedrich Nietzsche a dû faire face à de douloureux problèmes de santé. Malaises, nausées, migraines, paralysie étaient son lot quotidien. En 1889, voyant un charretier battre un cheval, le philosophe fond en larmes et se met à embrasser l'animal avant de s'effondrer. C'est le début d'une longue déchéance psychologique, probablement due aux suites d'une syphilis. Devenu fou, Nietzsche n'écrira plus rien et passera le restant de ses jours dans le mutisme et la passivité.

Synthèse : œuvres principales des philosophes du XIX^e siècle

Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770 - 1831) :

Phénoménologie de l'esprit, La Science de la logique, L'Encyclopédie des sciences philosophiques, La philosophie du droit.

Arthur Schopenhauer (1788 - 1860) :

Le Monde comme volonté et comme représentation, L'Art d'avoir toujours raison, Fondement de la morale...

Auguste Comte (1798 - 1857) :

Cours de philosophie positive, Le Système de politique positive.

Sören Kierkegaard (1813 - 1855) :

Miettes philosophiques, Le Journal du séducteur, Traité du désespoir...

Marx (1818 - 1883) :

Le Capital, À propos de la question juive, Manifeste du Parti communiste, Les Luttes des classes en France...

Friedrich Nietzsche (1844 - 1900) :

La Naissance de la tragédie, Humain, trop humain, Le Gai savoir, Ainsi parlait Zarathoustra, Le Crépuscule des idoles, L'Antéchrist.



Le XX^e siècle : inconscient, conscience, existence du sujet humain

Le XX^e siècle fut le siècle des conflagrations historiques et de l'horreur absolue. Il fut aussi un temps riche en matière de pensée. Après Freud et la psychanalyse, on ne peut plus penser l'homme comme avant. Cependant, l'existence de l'inconscient ne saurait résumer la condition humaine. Penser l'être, l'existence et l'action, tels sont les grands sujets du XX^e siècle.

Freud : « Le moi n'est pas maître en sa propre demeure. »

L'avènement de la psychanalyse n'est pas seulement une révolution dans le traitement des troubles mentaux. La mise au jour de l'inconscient par l'Autrichien Sigmund Freud a des conséquences philosophiques majeures.



Spécialisé dans le traitement des maladies nerveuses, Freud pratique d'abord l'hypnose pour tenter de guérir les malades. Il s'intéresse à la parole du patient et expérimente le procédé d'association libre : allongé sur divan, le patient raconte tout ce qui lui passe par la tête. C'est en étudiant l'hystérie féminine que

Freud découvre que les symptômes physiques développés par ces femmes correspondent à des choses qu'elles n'ont pas pu extérioriser, comme si leur corps s'exprimait à leur place.

C'est après avoir soumis ses propres rêves à une étude rigoureuse que Freud commence à donner au rêve sa première véritable interprétation scientifique. Grâce à ces travaux, on quitte le terrain de la croyance, du mysticisme ou des hypothèses hasardeuses. Les rêves peuvent être décryptés comme un langage. Un langage propre à chacun : celui de l'*inconscient*.

Cette instance du psychisme, siège de toutes les contradictions, échappe totalement à la conscience.

Pour l'inconscient, le temps qui passe n'existe pas : il accumule les événements de la vie psychique sans les effacer. L'enfance constitue une phase essentielle du développement de chacun, toujours présente dans son psychisme à l'âge adulte. Ainsi, l'enfant fait l'expérience du *complexe d'Œdipe* (par référence au mythe grec où la terrible prédiction de l'oracle se réalise irrésistiblement : Œdipe tue son père et épouse sa mère) qui le voit éprouver un sentiment amoureux à l'égard du parent du sexe opposé et un désir d'éliminer le parent du même sexe.

En réalité, nous ne contrôlons pas ce qui se passe dans notre psychisme, l'essentiel de ce qui nous détermine nous échappe. L'inconscient se manifeste par plusieurs types de phénomènes : les rêves, les actes manqués (parmi lesquels les lapsus), les mots d'esprit et les symptômes (psychiques ou physiques). Ces phénomènes permettent à des désirs inavouables aux yeux de la société de s'exprimer.

L'inconscient est le lieu des pulsions : pulsion de mort et pulsion sexuelle (libido). Contrairement aux animaux, qui sont guidés par une sorte de programme biologique, l'homme est mû non par des instincts, mais par des pulsions. Malheureu-

sement, la plupart de ses désirs (manifestations conscientes des pulsions) ne peuvent être réalisés. Ils sont donc refoulés, mais pas détruits, et s'expriment par des voies détournées. Leur satisfaction, en revanche, n'est jamais qu'éphémère ou partielle, et ils ne tardent pas à réapparaître. On le voit, la frustration domine. Insatisfaits, les désirs peuvent trouver leur soulagement par le transfert de l'énergie qu'ils mobilisent sur une activité supérieure ou symbolique (travail, art, sport, etc.) : ce transfert est appelé *sublimation*.

Selon une première définition (la « première topique »), Freud divise le psychisme en trois parties : la conscience, l'inconscient et le préconscient (part de l'inconscient qui peut émerger à la conscience).

À la fin de sa vie, il mettra sur pied une seconde topique : le *moi*, le *ça* et le *surmoi*. Le moi correspond à peu près à la conscience, mais inclut également des éléments inconscients comme l'idéal du moi (l'ensemble des aspirations positives du sujet). Le surmoi et le *ça* sont inconscients : le surmoi représente le lieu de la morale, c'est-à-dire une force de censure, et le *ça* est le lieu des pulsions.

Parallèlement à la psychanalyse en tant que science, Freud développe la psychanalyse en tant que thérapie visant à traiter les troubles mentaux et psychosomatiques.

FREUD : LA TROISIÈME HUMILIATION INFLIGÉE À L'HOMME

Pour Sigmund Freud, le narcissisme humain a subi trois humiliations majeures. D'abord, la révolution copernicienne qui lui fait perdre sa place de centre de l'univers. Ensuite, la théorie de l'évolution de Charles Darwin, qui prouve à l'homme qu'il n'est pas une exception de la Création. La troisième humiliation n'est autre que la psychanalyse : avec elle, l'homme découvre qu'il n'est pas maître de son propre psychisme.

Henri Bergson : la durée créatrice et l'élan vital

À une époque où la pensée est gagnée par le scientisme et le matérialisme, Bergson réintroduit le mouvement et la créativité grâce aux notions de durée et d'intuition.

Face au positivisme et à sa dérive, le scientisme (prétention à résoudre scientifiquement les problèmes philosophiques), face à la pensée



matérialiste, Henri Bergson réintroduit le mouvement et la créativité dans la pensée. La réalité est plus que la traduction statique qu'en fait la science : elle est mouvante et continue. Le temps, en particulier, n'est pas le découpage objectif dans l'espace qu'en donne une horloge : il est avant tout *durée*. Le temps et tous les phénomènes sont découpés et spatialisés par la pensée théorique.

Mais la durée, elle, se matérialise mieux dans l'intuition, qui en saisit la qualité et la continuité inexprimables par la raison. La durée est créatrice, c'est en elle que s'effectue par exemple l'évolution des espèces décrite par Darwin, là où la biologie, qui fonctionne comme la physique, ne parvient pas (encore) à expliquer ce phénomène.

Car la vision mécaniste des choses est incapable de saisir l'élan vital qui repose en elles, tandis que l'intuition épouse le mouvement même de la vie.

Bergson transpose cette vision dans le domaine de la morale et de la religion. L'inertie de l'intelligence et l'élan vital de l'intuition sont aussi ce qui oppose religion close (rites et dogmes) et religion ouverte (amour), ou morale close (tradition) et morale ouverte (des saints et des héros).

BERGSON ET LA RELIGION

Henri Bergson était d'origine juive, mais ses méditations l'avaient amené à se rapprocher du catholicisme au point qu'il désirait se convertir.

Pourtant, à la fin des années 1930, il décide de rester juif pour affronter avec les siens la déferlante antisémite qui s'abat sur son peuple. Ce sera néanmoins un prêtre catholique qui officiera à son enterrement, en janvier 1941.

La phénoménologie : retour vers la chose elle-même

Face à l'abstraction des sciences et des systèmes philosophiques, la phénoménologie constitue un retour vers les choses elles-mêmes telles qu'elles apparaissent à la conscience.

C'est l'Allemand Edmund Husserl qui fonde la phénoménologie, méthode qui cherche à se tenir à égale distance de l'opinion (empirique,



superficielle, psychologique) et de la science (cartésienne, objectivante, abstraite). Le phénomène, c'est ce qui se manifeste, ce qui apparaît. Pour Husserl, il a trop longtemps été relégué dans le domaine des apparences, mirages dépourvus de sens et de consistance. Par ailleurs, les sciences fondamentales ne suffisent manifestement pas à décrire ce dont nous faisons l'expérience.

Science des essences, la phénoménologie a pour vocation de saisir le monde tel qu'il apparaît à la conscience, et de parvenir ainsi à décrire l'essence même des choses. Naturellement, pour qu'une chose existe, il faut qu'elle soit perçue et, pour qu'elle soit perçue, il faut une subjectivité, une conscience.

Reprenant la logique cartésienne, Husserl propose d'abstraire le sujet de tout présupposé, de suspendre son jugement, de lui faire mettre entre parenthèses son contenu de conscience pour redécouvrir les choses et accéder à ce qu'elles sont vraiment. « Toute conscience est conscience de quelque chose », dit-il : la tentative rigoureuse, scientifique d'Husserl de décrire les phénomènes revient finalement à une tentative de description authentique, inscrite dans la réalité, du vécu de la conscience.

MERLEAU-PONTY, RICŒUR
ET LEVINAS, CONTINUATEURS DU
TRAVAIL PHÉNOMÉNOLOGIQUE

En dépit de sa recherche de rigueur scientifique, la phénoménologie d'Husserl s'est incarnée de bien des façons dans sa postérité philosophique. Parmi les principaux continuateurs de son œuvre figurent Maurice Merleau-Ponty, Paul Ricœur et Emmanuel Levinas.

Maurice Merleau-Ponty complète la phénoménologie de Husserl en brisant les dichotomies classiques de la philosophie, entre perception et chose perçue, conscience et monde, sujet qui sent et objet senti. La « chair » du monde est cette interpénétration perpétuelle de l'être sensible et du monde dans lequel il évolue, sensible lui aussi en tant qu'il se donne à sentir et impose à tout être ses conditions.

Le travail de Paul Ricœur met au jour le fait qu'un individu comme une société construisent leur identité à partir des récits qu'ils en expriment, ce qui place le langage au cœur de l'identité. Chez Emmanuel Levinas, enfin, la recherche d'un système total englobant

le monde est réfutée au profit de l'infini qui se trouve à l'extérieur de soi, dans l'autrui. Ce faisant, il confère à l'autre homme une universalité qu'on n'avait jusqu'à présent trouvée que dans les notions de substance ou d'esprit, c'est-à-dire de Dieu.

Heidegger : le maître de l'être

La pensée complexe de Martin Heidegger replace la question de l'être au premier plan. Avec son vocabulaire particulier, il opère un retour vers la description de la nature de l'existence et de l'angoisse qui siège en chacun de nous.

La philosophie de l'Allemand Heidegger commence avec la phénoménologie, mais s'en éloigne rapidement pour se concentrer sur l'être et son étude.

Pour lui, 20 siècles de philosophie ont oublié de se pencher véritablement sur cette question abordée par les présocratiques. La question de l'être a été écartée, y compris par la métaphysique, au profit de l'étude d'étants particuliers (la nature, le sujet, Dieu, etc.). Le langage n'est pas uniquement l'instrument qu'en a fait la science. Il doit servir à exprimer le sens de l'être, un peu comme la poésie l'utilise pour trouver sa force d'évocation.

Dans son ouvrage majeur, *Être et Temps*, les termes d'homme ou de conscience sont remplacés par un concept unique : le *Dasein* (mot allemand qui signifie « existence » et qui est parfois traduit par *être-là*). Ce concept désigne la relation que l'homme entretient avec l'être. Heidegger analyse méticuleusement les structures du *Dasein*, soulignant sans cesse l'angoisse sans objet de l'être jeté dans l'existence et placé face au néant. Revenant aux racines grecques du mot existence (ex signifie « hors de »), Heidegger montre comment le *Dasein* est par essence placé hors de lui-même, décalé par rapport à lui-même.

HEIDEGGER PHILOSOPHE MAIS NAZI, NAZI MAIS PHILOSOPHE

L'adhésion de Martin Heidegger au parti nazi d'Adolf Hitler n'a cessé de soulever des polémiques entre ses admirateurs et ses détracteurs. Certains ont vu dans ses textes les soubassements de la doctrine criminelle national-socialiste, d'autres ne voient pas de rapport entre la philosophie de leur héros et celle des sous-gorilles SS. Le consternant engagement politique du philosophe n'enlève rien à l'importance de sa pensée, mais la rend suspecte.

Jean-Paul Sartre, l'engagement et l'existentialisme

Au confluent de nombreuses pensées (la phénoménologie, Heidegger...), l'œuvre colossale de Sartre propose une philosophie de la liberté et de l'engagement : l'existentialisme.

La formule philosophique qui caractérise le mieux la pensée de Jean-Paul Sartre est probablement celle-ci : « L'existence précède l'essence. » Cette conception sur laquelle va s'appuyer l'expérience existentialiste signifie ceci : ce qui existe est là, sans Dieu pour le concevoir au préalable, donc incréé et sans aucun sens.

L'expérience de l'existence brute des choses (*l'être en soi*) est angoissante (c'est cette angoisse qui est décrite avec précision dans *La Nausée*, œuvre romanesque de Sartre). Mais l'homme a conscience d'exister. En devenant consciente d'elle-même, la conscience (*l'être pour soi*) crée un vide entre l'homme qui est et l'homme qui sait qu'il est.

Ce vide force l'individu à se tourner vers le monde et y chercher des objets pour combler ce trou béant en lui, ce néant. En l'absence d'un Dieu qui aurait des projets pour lui et lui dicterait quoi faire, c'est à lui de donner du sens à l'existence qu'il se découvre : il est « condamné à être libre ». La vie d'un homme n'est que ce

qu'il en fait ; il n'est que la somme de ses actes. Le but même de sa vie est de lui donner un sens, en dépit de l'angoisse causée par le néant qu'il ressent profondément. Cette liberté fait que l'existentialisme est, selon Sartre, une pensée optimiste et un humanisme.

Dans une France en reconstruction après les drames de la Seconde Guerre mondiale, l'existentialisme sartrien souleva des débats acharnés qui allèrent bien plus loin que le débat passionné entre intellectuels. Attaqué par ceux qui voyaient dans sa pensée une doctrine pessimiste susceptible d'achever une France affaiblie, critiqué par ses amis marxistes qui ne juraient que par Lénine, Trotski ou même Staline, Sartre dut défendre publiquement le contenu de son œuvre philosophique majeure, *L'Être et le Néant*, que ses détracteurs déformaient à outrance.

L'œuvre de Sartre est immense et se déploie aussi bien dans la philosophie que dans le théâtre, la politique, le roman. Marqué par les tragédies du XX^e siècle, Sartre défend une philosophie qui fait la synthèse de nombreuses pensées et fait de l'engagement une nécessité (Sartre lui-même fut communiste, puis marxiste, soutint l'insurrection de mai 68, etc.). Il faut agir et assumer ses actes, car, une fois qu'on est mort, on n'existe plus que dans la mémoire des vivants, on perd toute liberté : « L'enfer, c'est les autres. »



BEAUVOIR ET LE DEUXIÈME SEXE

Toute sa vie, Sartre fut le compagnon de Simone de Beauvoir, qui défendit avec ardeur l'existentialisme.

Engagée dans la cause féministe, elle publia *Le Deuxième Sexe*, qui dénonce la condition de la femme dans la société et constitue, sur bien des plans, une œuvre majeure du XX^e siècle. « On ne naît pas femme, on le devient », dit Beauvoir : n'est-ce pas là du pur existentialisme ?

La condition humaine au XX^e siècle : Arendt, Camus, Foucault

L'existentialisme est une réponse à la question de la condition de l'homme, qui hante le XX^e siècle. Mais des auteurs comme Hannah Arendt, Albert Camus ou Michel Foucault proposent des visions différentes.

Dans *Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt étudie le rapport à la mort de l'homme moderne et les moyens qu'il se donne pour atteindre l'immortalité : le travail, l'œuvre et l'ac-

tion. Ses travaux sur le totalitarisme, qui placent sur le même plan stalinisme et nazisme, suscitent des débats passionnés.

Chez Albert Camus, dont l'œuvre est plus littéraire que philosophique, l'homme moderne se caractérise par l'absurdité de sa condition. Face à cela, il propose la révolte et l'action.



Qu'il n'y ait pas de sens supérieur à la vie et aux choses n'importe pas : l'homme crée lui-même le sens, parce qu'il lui est nécessaire.

Pour Michel Foucault, l'homme reçoit son identité des jeux de pouvoir et de vérité qui règnent sur la société où il naît.

C'est la légitimité du pouvoir et du savoir qui définit la vérité d'une époque et les lignes à ne pas franchir sous peine d'exclusion : exclusion du fou, du délinquant, du malade.

La société récompense et châtie, incite et inhibe, au nom de déterminations vides de sens réel.

Sa police enferme les corps pour enfermer les esprits, sa morale exclut au lieu de rassembler. Foucault invite les hommes à se construire dans leur diversité, à choisir leur existence et leurs valeurs, à se produire eux-mêmes.

HANNAH ARENDT ET LA BANALITÉ DU MAL



Ayant suivi le procès d'Adolf Eichmann, un criminel de guerre nazi, Hannah Arendt publie *Eichmann à Jérusalem, essai sur la banalité du mal*. Elle y décrit Eichmann non comme un monstre, mais comme un fonctionnaire zélé qui a cessé de penser, se contentant d'obéir aux ordres.

La monstruosité existe en chacun de nous, et l'on ne peut se disculper de ses actes en arguant qu'on n'a fait que son devoir. Pour ne pas sombrer dans le mal, il faut toujours s'interroger sur ses actes.

Voilà, en substance, le message transmis par Hannah Arendt et la leçon qu'il faut tirer des catastrophes du XX^e siècle.

Synthèse : œuvres principales des penseurs du XX^e siècle

Sigmund Freud (1856 - 1939) : *L'Interprétation des rêves, Sur le rêve, Cinq Leçons sur la psychanalyse, Totem et Tabou, Introduction à la psychanalyse, Malaise dans la civilisation...*

Henri Bergson (1859 - 1941) : *Matière et Mémoire, Le Rire, Les Deux Sources de la morale et de la religion.*

Edmund Husserl (1859 - 1938) : *Recherches logiques, L'Idée de la phénoménologie.*

Martin Heidegger (1889 - 1976) : *Être et Temps, Lettre sur l'humanisme, Qu'est-ce qu'une chose ?*

Jean-Paul Sartre (1905 - 1980) : *L'Être et le Néant, Les Mots, L'Existentialisme est un humanisme, La Nausée.*

Emmanuel Levinas (1906 - 1995) : *Lectures talmudiques, Totalité et Infini.*

Hannah Arendt (1906 - 1975) : *Les Origines du totalitarisme, Eichmann à Jérusalem, Condition de l'homme moderne, La Crise de la culture.*

Maurice Merleau-Ponty (1908 - 1961) : *La Structure du comportement, Phénoménologie de la perception.*

Simone de Beauvoir (1908 - 1986) : *Le Sang des autres, Le Deuxième Sexe...*

Albert Camus (1913 - 1960) : *Le Mythe de Sisyphe, L'Étranger, La Peste, Les Justes, La Chute.*

Paul Ricœur (1913 - 2005) : *Philosophie de la volonté, À l'école de la phénoménologie, La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli.*

Michel Foucault (1926 - 1984) : *L'Archéologie du savoir, Histoire de la sexualité, Les Mots et les Choses, Surveiller et Punir.*

Dans la collection mini-poche :

La Mythologie

par Diane ARTOIS

Une formidable synthèse accessible à tous qui permet de s'y retrouver entre les dieux, les déesses et les grands mythes fondateurs de notre civilisation.

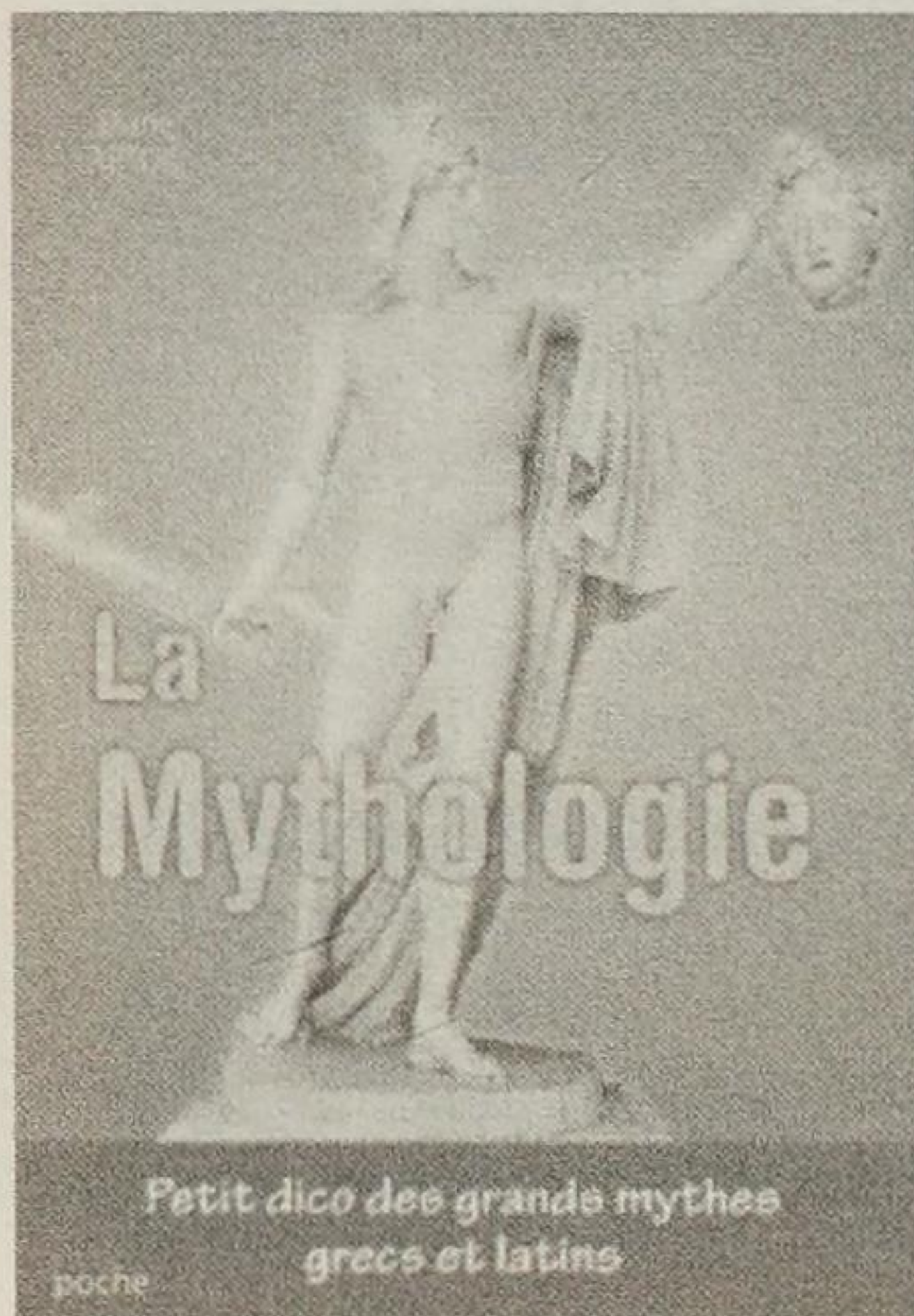
ISBN : 978-2-35288-248-0

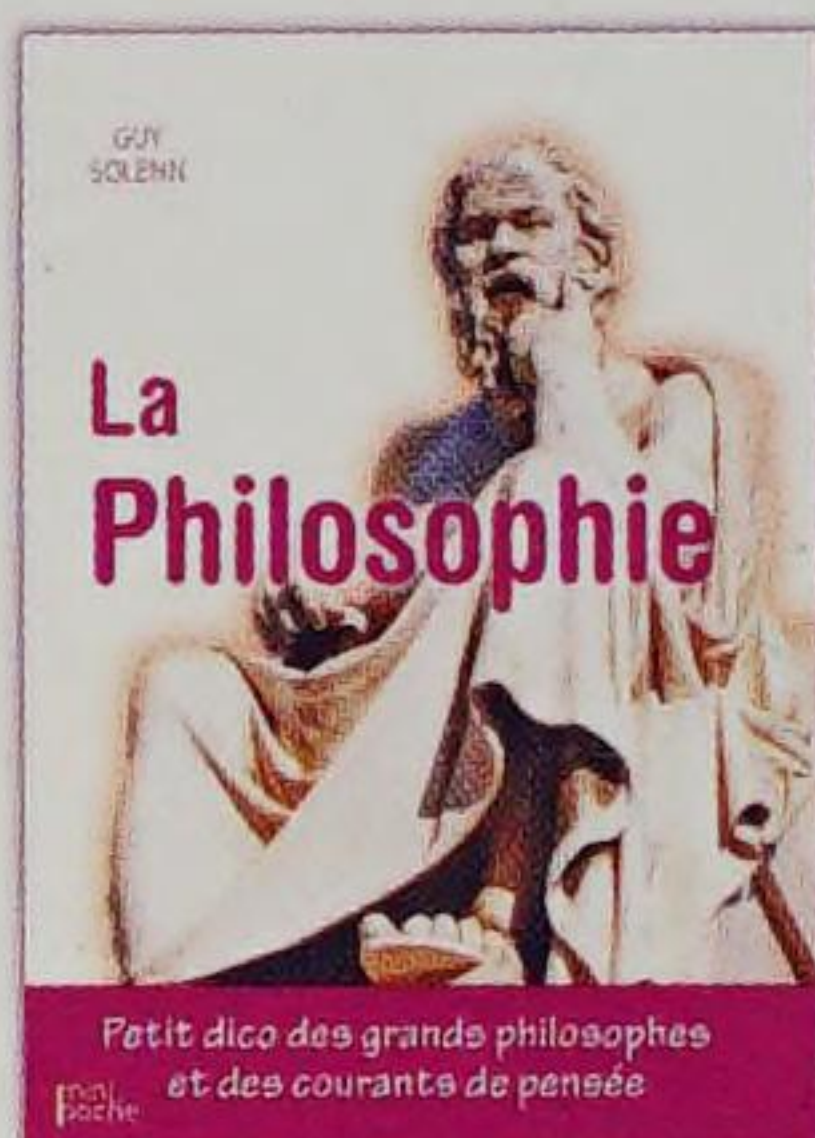
Les dates de l'Histoire de France

par Delphine GASTON

Règnes, batailles, coups d'état, guerres, armistices, mariages, traités, etc. : l'Histoire est une suite passionnante d'événement et donc de dates permettant de comprendre ce qu'est la France aujourd'hui.

ISBN : 978-2-35288-278-7





Qui étaient Platon, Kant, Heidegger, Machiavel, Descartes, Nietzsche ou Foucault et quelles étaient leurs conceptions de l'homme et visions du monde ?

Organisé de manière chronologique, ce mini-poche vous donne les informations essentielles pour comprendre l'évolution des idées philosophiques de l'Antiquité à nos jours. Un point de départ simple avant d'aller plus loin. Et un petit mémento pratique pour se rappeler qui était qui et pensait quoi !

Vous découvrirez que la philosophie n'est pas aussi compliquée qu'elle en a l'air...

Les philosophes et leur pensée : l'essentiel de la philo !

L'auteur : Guy Solenn est écrivain. Il a notamment publié des ouvrages de vulgarisation culturelle comme *Petite encyclopédie de culture générale insolite* ou *La culture générale sans prise de tête* (City).

2,99 €

Rayon : Culture générale
www.City-Editions.com

City
éditions

Isbn : 97
Hachette



KO-816-692